

LE SECRET

HEUREUX ET FUNESTE.



Mureau inv.

De Longueil sculp.

LE SECRET

HEUREUX ET FUNESTE,

PAR M^{ME} DE FERRIÈRES,

Auteur de *Luci Feuton*, du *Juif Vénitien*, du
jeune William, etc.

~~~~~  
TOME PREMIER.  
~~~~~

A PARIS,

CHEZ JOSEPH CHAUMEROT, LIBRAIRE,
Palais du Tribunal, Galeries de bois, n° 133.

1808.



LE SECRET.

HEUREUX ET FUNESTE.

CHAPITRE I .

Ce que je suis. -- Mort de mon père. -- J'en trouve un autre.

JE suis né dans cet état que les sages ont toujours regardé comme le plus propre à rendre l'homme heureux. Mon père jouissoit d'un revenu qui l'éloignoit également de la nécessité et de l'abondance. Sans ambition, il ne songeoit qu'à me laisser son bien, tel qu'il l'avoit reçu de ses ancêtres; et dès mes

(2)

premières années, il s'appliqua à m'inspirer l'amour d'une vie tranquille et exempte des chagrins que traîne après soi le desir de s'agrandir. Il tiroit de l'exemple des autres hommes, des motifs pour m'affermir dans ses principes. Voyez, mon fils, me disoit-il quelquefois, les trois fils de Lisidor. L'ainé, peu content de la fortune qui suffisoit à ses aïeux, s'est consumé de soin pour amasser des richesses : il se flattait de voir augmenter son bonheur avec ses revenus ; mais il n'a moissonné que des troubles et des inquiétudes, où il croyoit trouver sa félicité. Son visage

(3)

pâle et défait, décèle, malgré lui, les soucis dont son ame est dévorée. La soif des richesses augmente chez lui, à mesure qu'il en acquiert de nouvelles, et ses besoins se multiplient aussi bien que ses desirs. En butte à la jalousie de ceux qui furent ses égaux, au mépris de ceux auxquels il s'est égalé, il ne peut plus compter sur un véritable ami. Son cadet, séduit par son exemple, a dissipé son bien par les vaines entreprises qu'il a faites pour l'augmenter, et traîne ses jours dans une affreuse misère ; tandis que le plus jeune jouit en paix d'un revenu honnête,

(4)

sans partager les soucis et l'indigence de ses deux aînés.

C'est ainsi que mon père se servoit de tout ce qui s'offroit à ses yeux pour me faire comprendre le bonheur de son état ; mais la connoissance qu'il avoit de mon caractère l'empêchoit de me voir docile à ses leçons. Né vif, impétueux, passionné pour les plaisirs, je soupirois après les richesses que je regardois comme un moyen infaillible de me procurer mes fantaisies ; mais indépendamment de ce motif, un penchant plus fort et plus louable me forçoit à regretter la médiocrité de ma fortune. La

(5)

nature m'avoit doué d'une inclination bienfaisante que je brûlois d'envie de satisfaire ; ce penchant, chez moi, l'emportoit sur tous les autres que je lui sacrifiois sans peine. La vue d'un homme opulent m'arrachoit des larmes : qu'il est heureux, me disois-je en le regardant ! il peut faire tout le bien qu'il veut.

Ces dispositions s'augmentèrent avec mes années ; et peut-être n'eussent-elles produit que des événemens domestiques, sans l'aventure suivante.

J'avois seize ans, lorsqu'une troupe de comédiens vint passer le carnaval dans notre ville ; je fus

(6)

à la première représentation, et j'en revins enchanté. Mon père, charmé de me procurer cet amusement, me fit présent d'un louis, et je me promis bien de ne pas manquer aucune représentation.

Nous avions, aux portes de la ville, un petit jardin où nous allions passer les jours de fête. Mon père avoit souvent invité un étranger, qui logeoit chez nous depuis quelques mois, à nous y accompagner; il nous accorda cette faveur; et nous allions commencer à goûter quelques fruits, lorsqu'un de nos voisins demanda à parler à mon

(7)

père : on le fit entrer, et ce malheureux lui exposa son indigence dans les termes les plus touchans. C'étoit un artisan, qu'une longue maladie avoit réduit à l'affreuse nécessité de vendre les outils de sa profession. Chargé d'une nombreuse famille, il se trouvoit dans l'impossibilité de fournir à sa subsistance par son travail; et il venoit solliciter notre charité pour se mettre en état de donner du pain à ses malheureux enfans. Mon père étoit un de ces hommes qui, n'ayant jamais senti le besoin, n'avoit point appris à connoître l'affreuse situation de

(8)

ceux qui l'éprouvent. Le misérable ne trouvoit aucune ressource dans ses sentimens naturels ; il eut la dureté de refuser à cet homme ce qu'il lui demandoit : et cet infortuné se préparoit à nous quitter avec le désespoir dans l'ame ; mais la mienne étoit trop émue pour le laisser dans cette situation. Je tirai le louis que mon père avoit sacrifié à mes plaisirs ; et en m'excusant sur la modicité de la somme , je forçai notre voisin de l'accepter , en protestant à mon père que j'aimois mieux me priver de la comédie que de perdre l'occasion de soulager

(9)

un honnête homme. Que les sectateurs du plaisir apprennent , par ce que j'éprouvai en cette occasion , combien ils entendent mal leurs véritables intérêts ? Est-il rien de comparable à la volupté que je goûtai dans ce moment ? La satisfaction de ce malheureux n'étoit qu'une foible portion de la mienne ; je demeurai convaincu qu'il n'y a rien de comparable au bonheur que l'on goûte en faisant celui des autres : c'est le seul qui soit digne de l'homme , le seul qui remplisse son cœur d'une joie sans mélange d'amertume. Lorsque cet homme se fut

(10)

retiré , après m'avoir accablé , pour ainsi dire , de sa reconnaissance , mon père voulut blâmer ma prodigalité. N'apprendrez-vous jamais , me dit-il , à régler vos sentimens sur votre fortune ? J'avoue qu'il est beau de secourir un indigent ; mais l'on court risque de le devenir soi-même , lorsqu'on n'écoute pas la prudence plus que le penchant du cœur.

M. Dorsinville (c'étoit le nom de l'étranger) avoit été acteur muet de cette scène ; il prit alors la parole , et ayant félicité mon père d'avoir un fils partagé d'aussi heureuses inclinations ,

(11)

il me dit que je l'avois prévenu , qu'il avoit eu dessein de donner un louis à cet homme , et qu'il me prioit de permettre qu'il me remit cette bagatelle. Il insista peu , voyant ma répugnance à l'accepter ; mais ayant obligé mon père de l'accompagner à la comédie qu'il vouloit nous donner ce jour-là , il paya son abonnement et le mien pour le reste du carnaval , et pria mon père de lui permettre de me conduire chaque jour au spectacle. C'est un lieu , me disoit-il quelquefois , où l'on peut puiser d'utiles leçons ; mais , à votre âge , il est nécessaire de ne le

(12)

fréquenter qu'avec un guide expérimenté qui puisse vous apprendre à en tirer du fruit, et vous préserver des dangers où s'exposent ceux qui, dans la comédie, ne cherchent qu'à émouvoir des passions déjà trop vives dans le cœur d'un jeune homme. L'on jouoit ce jour-là *Zaïre*; mes larmes coulèrent abondamment pendant le cours de la pièce. Voyez-vous, me disoit mon nouveau Mentor, cet homme à côté duquel vous êtes, qui nous a fatigués de la critique de cette pièce avant qu'elle commençât; son cœur fait une amende honorable à

(13)

l'auteur, du mal qu'il s'est efforcé de nous dire de cette tragédie. Il devoit nous y faire remarquer mille défauts; entraîné, pour ainsi dire, par les beautés dont elle est remplie, il ne sait plus qu'écouter et s'attendrir; à peine répond-il par un oui ou par un non aux questions que j'affecte de lui faire, tant il craint d'être distrait. Sitôt qu'on aura baissé le rideau, il recommencera son ennuyeuse satire, punira l'auteur d'avoir osé l'attendrir malgré lui; il s'écriera que cette pièce n'est point dans les règles, comme s'il pouvoit y en avoir d'autres

que celles de plaire et de toucher.

Mais d'où vient, demandai-je à M. Dorsinville, cette contrariété entre l'esprit et le cœur de cet homme? En voici la raison, me répondit-il. Voltaire est, sans contredit, le poète de notre siècle; je le caractérise en particulier le poète du cœur, il connoît ses penchans, et prend toujours à coup sûr le chemin qu'il faut pour l'attendrir; il n'a pas cru devoir s'assujettir servilement aux règles que nous ont données avant lui des hommes illustres, à la vérité, mais qui connoissoient moins le che-

min du cœur. Ses rivaux en prennent occasion de blâmer ses ouvrages; l'amour-propre lui fait des ennemis de tous ceux qui n'ont pu l'égaliser; ils crient sans cesse que Voltaire blesse les règles qu'Aristote nous a laissées. Le fat ignorant, qui croiroit faire preuve de foiblesse d'esprit, s'il louoit quelque chose, crie, après le demi-savant: cette pièce n'est pas dans les règles. Il ne les connoît pas, la plupart du temps, ces règles, n'importe: quelqu'un qui l'entend devenir l'écho d'un tas d'auteurs jaloux, pourra le prendre pour un homme éclairé, cela lui suffit; mais son

cœur n'est pas d'accord avec sa manie, il s'attendrit sans qu'il s'en aperçoive; la beauté de la poésie, le choix des situations l'emporte; il oublie son rôle de bel-esprit pour sentir qu'il est homme.

Mon père avoit tellement goûté la conversation de M. Dorsinville, qu'il m'ordonna de m'attacher à lui, et je n'eus en cette occasion qu'à suivre mon penchant. Il parut charmé de mon assiduité; et quand il eut connu mon caractère, il me prit en particulier, et me demanda si j'étois capable de garder un secret. Je ne me sen-

tois aucun penchant à l'indiscrétion; et je l'assurai qu'il pouvoit parler en assurance. Vous êtes né, me dit-il, avec les plus heureuses dispositions; la providence ne fait rien qu'avec sagesse; elle n'a point mis chez vous ce penchant à faire du bien, sans vous ménager le moyen de le rendre efficace; elle se servira de moi pour vous donner la facilité de le suivre; mais il me faut une discrétion à l'épreuve de tout; vous me perdrez pour jamais, au moment que vous en manquerez. Je ne vous impose point d'autre loi que le silence; du reste, suivez

· votre goût; cherchez les malheureux; ne craignez pas de me fatiguer en m'exposant leurs besoins; vous me trouverez toujours prêt à vous donner les moyens de les rendre heureux.

Je me jetai au col de M. Dorville, et l'ayant remercié de la confiance qu'il avoit en moi, je d'assurai que je ne lui donnerais jamais lieu de s'en repentir; et me voyant pressé d'user de la permission qu'il m'avoit donnée, je lui rappelai le souvenir de cet infortuné, dont la rencontre m'avoit mérité son amitié; le foible secours que je lui avois donné ne suffisoit pas pour l'ar-

racher à la misère; j'aurois souhaité, si cela eût dépendu de moi, l'affranchir de la dure nécessité d'un travail pénible. Ce fut une occasion à M. Dorville de me donner une nouvelle leçon. La charité, me dit-il, doit être prudente; nous devons, en assistant notre prochain, avoir en vue son bonheur: or, le bonheur de l'homme consiste à remplir dignement les devoirs de l'état où la providence l'a placé. L'artisan, né pour le travail, est heureux, lorsqu'il peut, à la sueur de son front, se procurer les besoins de la vie, et la facilité d'élever

sa famille selon son état : la charité nous engage à l'aider dans son travail , et à suppléer à ce qu'il ne peut lui fournir ; mais ce seroit renverser l'ordre que de l'en dispenser , et lui donner les moyens d'élever ses enfans , pour un autre état que celui auquel la providence les a destinés.

Je conçus la sagesse de ce raisonnement ; et me conformant aux lumières de mon guide , je procurai à cet homme un soulagement proportionné à sa situation. Je passai ainsi deux années uniquement occupé à soulager les malheureux. M. Dorsinville

avoit tellement gagné la confiance de mon père et de ma mère , qu'ils s'en rapportoient à lui du soin de ma conduite , lorsqu'une maladie m'ayant enlevé ma mère , mon père conçut une telle douleur de sa perte , qu'il sentit bien qu'il ne lui survivroit pas long-temps. Dans ces derniers momens , il crut qu'il ne pourroit rien faire de mieux que de m'abandonner aux soins de son ami ; il m'ordonna de le regarder comme mon père , et le conjura d'avoir pour moi la tendresse que l'on a pour un fils. Nous n'avions pas attendu jusqu'à ce moment pour

entrer dans ces dispositions ; et la connoissance que mon père en eut, adoucit la douleur qu'il avoit de me voir si jeune privé de son secours. Je sentis vivement sa perte, et M. Dorsinville ne chercha à calmer ma douleur qu'en la partageant. Les premiers mois furent donnés à l'arrangement de mon bien ; mon ami l'ayant mis en bon ordre, publia qu'ayant des affaires indispensables à Paris, il vouloit me faire voir cette capitale du royaume. Nous partîmes ensemble, et nous suivîmes quelques jours la route de Paris ; mais étant arrivés à Lyon, M. Dorsinville me dit

que des raisons importantes l'appeloient ailleurs ; il me pria de vouloir bien qu'il prît à mon égard le nom de père, comme il en avoit déjà les sentimens ; et sous le nom de Méricourt, nous nous mîmes en chemin pour Marseille. Je m'étais accoutumé à lui obéir sans examen ; je ne cherchai même pas à pénétrer les raisons qui l'engageoient à ce changement. Arrivés dans la ville qu'il avoit choisie, il s'annonça comme un marchand qui vouloit essayer du commerce de la mer ; et s'étant informé des négocians qui passaient pour riches, il proposa à quelques-uns

d'eux de l'associer dans leur commerce, où il ne vouloit entrer qu'en fournissant sa part pour les entreprises, s'en rapportant à eux sur l'emploi des sommes, et sur les moyens de les faire valoir. Nous eûmes bientôt fait des connoissances; et M. Dorsinville, que j'appellerai désormais du nom de Méricourt ou de celui de mon père, voulant acquérir une parfaite connoissance de mon caractère, parut m'abandonner à ma conduite, dans le temps qu'il prenoit de justes mesures pour être informé de toutes mes démarches. Mon fils, me dit-il, je jouis

d'un bien considérable qui doit un jour vous appartenir, qu'il serve dès-à-présent à votre satisfaction; ne vous refusez aucun des plaisirs de votre âge, pourvu qu'ils puissent être compatibles avec ce que vous devez à la religion et à la probité; je vous destine cent louis par an, dont je ne vous demanderai aucun compte, et je ne refuserai pas d'augmenter cette somme, lorsque vous voudrez bien me confier l'emploi que vous en ferez, et me prouver qu'elle n'est pas suffisante.

Je l'ai déjà dit, j'étois d'un naturel ardent : sans connoître

(26)

précisément ce qu'on appelloit volupté, je sentoisi qu'il en étoit de toute espèce qu'un homme opulent peut se procurer. Jugez de ma joie, au discours de mon père. Il me compta effectivement la somme promise, et je ne m'occupai que des moyens de la dépenser noblement. Le spectacle, la bonne compagnie, un jeu médiocre; j'étois en état de jouir de tous ces avantages, et je me hâtai de me les procurer. Il y avoit alors un Opéra à Marseille; mon père m'y avoit mené plusieurs fois; il feignit de ne pouvoir se dérober à ses affaires, et me pria d'y aller sans

(27)

lui. Je m'étois lié avec deux jeunes gens qui m'offrirent leur compagnie, et je fus surpris qu'au lieu de prendre une loge, comme j'avois l'habitude de faire jusqu'à ce jour, ils me menèrent derrière le théâtre, où je fus forcé de passer le temps du spectacle à parler avec les actrices; je dis que je fus forcé, car j'aimois la musique, et je ne pouvois me persuader que la conversation de ces demoiselles fût capable de me dédommager du plaisir que j'aurois goûté à les entendre chanter. Je fus bientôt désabusé; les deux heures que durèrent le spectacle, me

parurent un instant ; et il fallut m'arracher de la loge d'une actrice ; lorsque déshabillée , elle m'avertit qu'il étoit temps de se retirer. Mes deux amis avoient fait une partie de souper avec trois de ces demoiselles ; on se flattoit que je serois de la partie ; mais quelqu'envie que j'en eusse , je n'osai m'absenter sans l'aveu de mon père. On me badina beaucoup sur ma soumission : N'êtes-vous pas d'un âge , me disoit-on , à secouer un peu le joug ? et M. de Méricourt exige-t-il , à dix-huit ans , que vous soyez toujours à ses côtés comme une fille ? Je vous avouerai , leur dis-

je , que mon père me laisse le maître de mes actions ; mais je me croirois indigne de ses bontés , si je ne les dirigeois par ses lumières : ma réponse m'attira les railleries de toute la compagnie. Nous le convertirons , s'écria l'une de ces filles , je me charge de cette affaire ; je veux le rendre amoureux , et nous verrons s'il ira demander à son père la permission de me rendre ses hommages.

Je soutins la plaisanterie de bonne grace ; mais j'avouerai que je sentoís un dépit secret de ma timidité ; je revins au logis presque déterminé à secouer

ce jong dont on m'avoit fait rougir ; mais l'air de bonté que je remarquai dans mon père , ne me permit pas de suivre ces mouvemens. J'eus bientôt de la confusion de les avoir écoutés un moment , et je crus réparer ma faute en l'avouant à M. de Méricourt ; il parut transporté de joie à cet aveu , et m'embrassant avec tendresse : Je ne me suis pas trompé , me dit-il , dans l'idée que j'ai prise de votre cœur ; il est droit , et je me flatte , si vous continuez à me donner votre confiance , de vous faire éviter les écueils que vous rencontrerez à chaque pas. Sen-

tez-vous , mon fils , me disoit-il , combien des amis du caractère de ceux que vous avez choisis , sont pernicieux ? combien la compagnie de ces filles dévouées aux plaisirs du public est dangereuse ? Peu s'en est fallu que leur raillerie n'ait empoisonné votre naturel , et ne m'ait fait perdre votre confiance.

Je demandai pardon à mon père d'avoir pu rougir un instant de ma soumission à son égard , et je lui offris le sacrifice du spectacle , toutes les fois que je ne pourrais pas l'y accompagner. Non , mon fils , me dit-il , je suis content de vos dispositions : destiné à vivre

dans le monde, je veux moins vous apprendre à le fuir qu'à le connoître ; votre confiance en moi peut vous soustraire au danger ; je vous permets même de faire demain les honneurs du souper, ou plutôt j'en ferai les frais ; souvenez - vous seulement de ce que je vais vous dire :

Vous êtes né sensible, et je ne prétends pas corriger votre tempérament : il ne s'agit que de le diriger de manière qu'il devienne pour vous une source de bonheur. A votre âge, on en suit aveuglément les penchans ; on aime avant que de connoître ; je veux, s'il est possible, que

l'amour chez vous ait été précédé par la connoissance. Quel seroit votre malheur, par exemple, si vous vous attachiez à quelques-unes de ces femmes, à qui l'on rougit de rendre des soins ; qu'on aime sans pouvoir les estimer, sans pouvoir se flatter d'en être aimé ! Examinez de sang-froid la conduite qu'elles tiendront ce soir à votre égard. L'on vous prodiguera des louanges outrées, l'on étudiera vos penchans pour s'y conformer ; à peine aura-t-on découvert que vous êtes généreux, que ces filles se disputeront votre conquête. Si vous voulez, encore

une fois , examiner de près leur conduite à votre égard , elle sera un préservatif sûr contre leur artifice.

J'assurai mon père que je me souviendrais de ses avis ; et me trouvant prévenu , la conduite que ces filles eurent avec moi , m'inspira un vrai mépris , en sorte que je me promis à moi-même que ce seroit la dernière partie de cette espèce où je m'engagerois. Il étoit fort tard lorsque je me retirai ; mon père m'attendoit , et m'ayant demandé comment je m'étois amusé , je lui avouai que je n'avois pas eu dans ce souper le plaisir que

je m'étois promis. Je l'espérois bien , me dit-il ; vous êtes né trop honnête homme pour vous amuser avec des gens de ce caractère. Et d'où vient , lui dis-je , m'avez-vous exposé à cet ennui ? C'étoit , me répondit-il , l'unique moyen de vous le rendre profitable ; vous vous étiez fait de ce souper les idées les plus riantes ; votre imagination vous y promettoit des plaisirs sans nombre ; vous auriez cru les perdre , si je vous eusse empêché de les chercher , vous auriez soupiré après le moment de les retrouver ; au-lieu qu'à présent vous en connoissez la

(36)

juste valeur. Mais, mon fils, cette compagnie, qui vous a paru ennuyeuse aujourd'hui, changeroit bientôt de forme à vos yeux par le charme de l'habitude; l'innocence de vos mœurs vous a fait regarder avec dégoût les plaisirs grossiers qui vous ont été offerts. Si vous vous apprivoisiez avec la licence, vous seriez étonné d'y avoir pu résister un seul jour. Que cette épreuve vous suffise, et cherchez dans la compagnie des femmes raisonnables, un amusement plus digne de vous.

(37)

CHAPITRE II.

J'aime une actrice.

C'EST ainsi que ce sage mentor en usoit dans toutes les occasions. Il ne heurtoit jamais de front mes goûts et mes inclinations, et tâchoit de faire naître chez moi, par la possession des plaisirs, le dégoût qu'il vouloit m'en inspirer.

J'évitai donc avec soin les compagnies dangereuses; mais le moment de ma défaite approchoit. On devoit donner *Issé*; ce rôle fut représenté par une actrice nouvelle, et chacun s'empressa de se rendre à son début. Elle

parut sur la scène, et tous les spectateurs convinrent qu'on ne pouvoit rien voir de plus parfait; la nature sembloit s'être épuisée en la formant; mais ce qui me frappa plus que sa beauté fut un air modeste que l'on voit rarement dans les personnes de cet état. Après le premier acte, je montai au théâtre pour joindre mes complimens à ceux qu'elle recevoit de toutes parts; elle les reçut avec politesse; mais je ne remarquai point chez elle cet air satisfait qu'on voyoit sur le visage de ses compagnes quand elles étoient applaudies. Elle étoit accompagnée de sa mère,

qui, dans l'ajustement le plus simple, conservoit un air décent. Chacun s'empressa de la suivre à sa loge; mais elle déclara avec douceur que l'entrée en seroit interdite sans distinction à toute sorte de personnes. Les riches voluptueux se persuadèrent que cette retenue n'étoit qu'un artifice pour mettre ses charmes à un plus haut prix; et dès le lendemain, les courtiers d'amour furent mis en campagne; l'on prodiguoit les présens; l'on pousoit les offres jusqu'à l'excès; tout fut également rebuté. Je n'avois senti jusqu'alors que des mouvemens confus à

la vue de cette belle personne ; j'en avois fait l'éloge à mon père avec une vivacité qui lui avoit fait découvrir dans mon cœur ce què je ne voyois pas moi-même ; il voulut en juger par ses yeux , et il convint que je n'avois rien exagéré. L'on sut bientôt avec quelle générosité elle avoit refusé les offres les plus capables de tenter une jeune personne ; ma joie fut extrême en l'apprenant ; j'avois frémi sans savoir pourquoi , dans la crainte qu'elle ne succombât. Je ne perdois aucune occasion de lui parler dans le temps du spectacle , et je crus

m'apercevoir qu'elle me voyoit plus volontiers que les autres ; j'ignorois pourtant qu'elle m'eût rendu sensible ; mais M. de***, intendant des galères, lui ayant rendu des soins , la jalousie m'éclaira ; j'eus pourtant la satisfaction d'apercevoir qu'il n'étoit pas mieux traité que les autres ; mais cette connoissance ne servit qu'à désespérer mon amour naissant. Nous logions à Marseille chez une veuve fort aimable qui s'étoit par sa conduite concilié l'estime de tous les honnêtes gens ; elle avoit paru charmée de la beauté et de la sagesse d'Ambroisine ; c'étoit le

nom de la nouvelle actrice : elle apprit que cette fille cherchoit un logement, parce que son hôte, gagné par les présens qu'on lui avoit faits, avoit introduit chez elle quelques jeunes gens. Mme. de Saint-Valier, notre hôtesse, la pria par un billet de passer chez elle, et lui offrit sa table et un lit pour elle et pour sa mère, pendant leur séjour à Marseille. Ambroisine, après s'être informée de celle qui lui faisoit cette offre, l'accepta, et je me crus alors au comble de mes vœux. Nous mangions quelquefois avec Mme. de Saint-Valier, je n'épargnai rien pour rendre ces

repas plus fréquens, et bientôt j'eus lieu de me flatter d'avoir part à l'estime d'Ambroisine ; cette connoissance, en augmentant mon amour, fit croître ma hardiesse ; j'écrivis à cette aimable fille ; et ayant laissé ma lettre sur sa toilette, j'attendis en tremblant ce qu'elle décideroit de mon sort. Mon inquiétude étoit trop visible pour échapper à mon père ; il me demanda en riant si je n'avois pas quelque confidence à lui faire. Mon embarras fut extrême ; M. de Méricourt, après s'en être diverti quelques momens, me dit : Vous aimez, mon

fils, et votre passion est sans doute bien violente, puisqu'elle m'a fait perdre votre confiance; avez-vous oublié que je suis votre ami, mais un ami compatissant, qui se fait une étude de votre satisfaction? Eprouvez qu'après le plaisir d'aimer, il n'en est point de plus vif que celui d'avoir un confident zélé. Je ne pus tenir contre une manière d'agir si cordiale; j'avouai à mon père, et ma passion, et les mesures que j'avais prises pour la faire connoître à celle qui l'avoit fait naître. Je prendrois mal mon temps, me dit ce sage ami, pour vous faire faire

quelques réflexions; la réponse d'Ambrosine déterminera ma conduite: tranquillisez-vous en l'attendant. Alors, sans me donner le temps de lui répondre, il me proposa de descendre chez M^{me} de Saint-Valier. Ambrosine étoit, disoit-on, incommodée, et sa mère m'ayant fait signe de la suivre, je laissai mon père occupé au piquet avec notre hôtesse, et j'entrai dans l'appartement de la souveraine de mon ame avec une émotion que je ne puis exprimer. Sans considérer que sa mère étoit présente, je me précipitai à ses pieds: Levez-vous, me dit-elle, monsieur, vous

m'avez paru digne de mon estime; je vois avec douleur qu'une passion violente altère votre repos; et je ne connois point de remède plus efficace à votre mal, que la confiance de ce que je suis, et des raisons qui m'ont déterminée à embrasser un genre de vie si contraire à mes inclinations. Je me flatte qu'après m'avoir connue, vous cesserez d'espérer de me rendre sensible; mais ce moment n'est pas propre à vous faire cette confiance; votre absence seroit remarquée; il faut rejoindre M. de Méricourt, et je saisirai la première occasion où je pour-

rai vous apprendre les injustices du sort à mon égard. J'étois demeuré immobile aux genoux d'Ambrosine; je l'interrompis pour l'assurer que rien n'étoit capable de m'empêcher de l'adorer toute ma vie. Mon père, ajoutai-je, connoît mon amour; il l'a découvert sans colère: auroit-il pu vous connoître, et ne pas sentir qu'il n'est point de fortune au-dessus de vos charmes? Ambrosine ne me répondit qu'en poussant un profond soupir; et après avoir rêvé quelques instans: Je me vois donc, dit-elle, dans la nécessité de me faire connoître à votre père;

aussi bien sa probité et ma reconnaissance pour M^{me} de Saint-Valier m'ont-elles souvent sollicité de leur ouvrir mon cœur. Et sans me donner le temps de lui répondre, elle me pria de la suivre dans leur appartement. Les yeux d'Ambroisine s'étoient mouillés de larmes en me parlant. M^{me} de Saint-Valier la voyant en cet état, se leva toute émue, et lui demanda ce qui pouvoit occasionner sa douleur. Le souvenir de mes malheurs, lui dit-elle, et la résolution que j'ai prise de vous les confier. J'étois demeuré debout derrière mon père; il se retourna, et

me voyant dans une situation pareille à celle d'Ambroisine, il ne douta pas que cet état n'eût sa cause dans l'aveu de mon amour. Il feignit de vouloir se retirer; mais Ambroisine l'ayant conjuré d'être présent au récit qu'elle alloit faire, M^{me} de Saint-Valier ordonna qu'on ne laissât entrer personne; et cette belle fille commença son récit en ces termes.

CHAPITRE III.

Histoire d'Ambroisine.

Mes malheurs ont commencé avant ma naissance. Mon père étoit un cadet qui, s'étant épuisé

pour acheter une compagnie, fut tué au commencement de la campagne. Son épouse, qui étoit enceinte, se voyant absolument hors d'état de m'élever, résolut de se jeter aux pieds du roi pour en obtenir une pension; elle partit donc avec une femme de chambre qui lui étoit extrêmement attachée. Mais soit que la mort de son époux lui eût laissé une impression de douleur qu'elle ne pût surmonter, soit qu'elle fût trop délicate pour supporter la fatigue d'un long voyage, elle se trouva prise des douleurs de l'enfantement à quelques lieues de Paris, et

mourut entre les bras de sa femme de chambre après m'avoir donné le jour, et avoir conjuré cette fille de ne point m'abandonner. Il restoit peu d'argent à ma mère; M^{lle} Alliot, à qui elle m'avoit confiée, s'en servit pour me procurer une nourrice. Lorsque j'eus six mois, elle me mena à Paris; et comme son affection pour moi la rendoit ingénieuse, elle fit faire un placet où mon infortune étoit dépeinte dans les termes les plus touchans; elle me prit entre ses bras, et mettant le placet sur moi, se tint sur le passage du roi, et se jetant à ses pieds, elle attira les

yeux de sa majesté. Ce prince fut touché de mon infortune, et ayant ordonné à cette femme de se relever, il me fit une pension suffisante pour m'élever selon ma naissance, et promit de me faire mettre à Saint-Cyr, aussitôt que j'aurois l'âge convenable; mais le ciel en avoit disposé autrement.

M^{me} la comtesse P... qui n'avoit pas d'enfans et qui avoit été témoin de l'action de ma gouvernante, me prit entre ses bras; je lui plus, et elle proposa à cette femme de se charger du soin de m'élever. Ma gouvernante y consentit d'autant plus volontiers qu'il ne s'agis-

soit pas de se séparer de moi, et elle eût lieu de bénir le ciel de cette rencontre, puisque ma bienfaitrice prit pour moi les sentimens d'une mère. On n'épargna rien pour mon éducation, et la nature secondant les soins de mes maîtres, je devenois chaque jour plus chère à ma bienfaitrice; mais je n'avois pas épuisé tous les coups du sort; je la perdis, lorsque j'entrois dans ma neuvième année; M^{lle} Alliot, ma gouvernante, avoit reçu jusqu'alors la pension que le roi m'avoit faite, et ma bienfaitrice ayant voulu qu'on laissât cette somme toute entière, elle la regarda comme une res-

source qui m'étoit offerte par la providence. Le désir de revoir son pays natal, l'espérance qu'une tante que j'avois vouloit bien me continuer les soins que m'avoit donnés la comtesse, l'engagèrent à me ramener à Albi, lieu de la naissance de mes infortunés parens; elle trouva cette tante mariée en secondes noces, et fort mal dans ses affaires, ce qui la détermina à ne pas se faire connoître; elle craignoit que ma famille qui n'étoit rien moins qu'opulente, ne s'emparât de ce qu'elle m'avoit ménagé. N'écoulant que sa tendresse pour moi; elle me mena à Bordeaux, où

elle entreprit un petit commerce qui la mit en état de m'élever. Elle consulta moins l'état de sa fortune que sa tendresse pour moi dans mon éducation, et me continua tous les maîtres que j'avois chez la comtesse. J'avois toujours regardé cette dame comme ma mère, M^{lle} Alliot me tira de cette erreur pour me jeter dans une autre, en me persuadant que je lui devois le jour; elle crut cette tromperie nécessaire à mon repos, il falloit me faire prendre des sentimens conformes à ma fortune, et m'affectionner au commerce, qui faisoit toute notre ressource, ma

pension s'étant trouvé éteinte à la mort du roi. Je passai ainsi quatre années sans qu'il m'arrivât rien de remarquable : l'on disoit que j'étois belle, et ma gouvernante m'insinuoit chaque jour, que c'étoit une raison d'être sage, puisque la beauté ne servoit qu'à augmenter la honte des personnes de notre sexe, quand elle n'est pas jointe à la vertu. Ce fut en ce temps que la fortune sembla se dédommager par les coups les plus funestes, du peu de tranquillité qu'elle nous avoit accordée : je tombai dans une langueur qui fit plusieurs fois désespérer de ma vie. M^{lle} Alliot

toujours plus tendre à mon égard, donna tous les soins à mon rétablissement; son attention partagée nuisit à notre commerce, et elle m'apprit avec douleur que nos fonds, considérablement diminués, ne lui permettoient plus de le continuer. Dans cette extrémité, elle se vit contrainte de prendre des pensionnaires, et c'est ce moment que je puis regarder comme l'époque de mes malheurs. Un jeune seigneur anglais, qui n'avoit descia que de rester un mois à Bordeaux, ayant pris une chambre chez nous, trouva plusieurs prétextes pour retarder son départ ;

j'eus le malheur de lui plaire, et il se flatta que notre situation lui rendroit ma conquête facile; il fit à M^{lle} Alliot les promesses les plus séduisantes, mais cette vertueuse fille lui fit comprendre par l'horreur qu'elle témoigna pour ses propositions, qu'il étoit impossible de réussir par cette voie; elle le pria même de chercher un autre appartement, et m'ayant instruite de son amour, nous prîmes si bien nos mesures, qu'il fut six mois sans pouvoir lui parler. Son amour s'augmenta par les difficultés, et n'espérant plus nous vaincre par ses promesses, il écrivit à M^{lle} Alliot,

qu'enchanté de ma vertu plus que de ma beauté, il étoit déterminé à joindre son sort au mien. M^{lle} Alliot fut transportée de joie à la lecture de cette lettre; mais quelle fut sa surprise, lorsque me l'ayant communiquée, je lui répondis froidement que milord ne seroit jamais mon époux, puisque je sentois pour lui une aversion insurmontable. Elle m'aimoit trop pour me contraindre, et elle fit part de mes refus à milord qui, n'écoutant plus que son désespoir, eut recours à la violence. Il feignit de partir pour Paris, et s'étant éloigné de Bordeaux de quelques

lieues, il gagna un de nos pensionnaires qui lui promit de l'avertir exactement de toutes mes démarches, et de le favoriser dans l'enlèvement qu'il projettoit ; mais le ciel m'avoit assuré un défenseur. Parmi nos pensionnaires, il y avoit un jeune homme que le dérangement de son père avoit forcé d'accepter un emploi ; il s'étoit acquis mon estime et celle de M^{lle} Alliot par sa conduite : depuis deux ans qu'il demeuroit chez nous il avoit conçu pour moi la passion la plus violente et la plus respectueuse ; mais n'ayant à m'offrir aucune fortune, il attendoit pour déclai-

rer son amour, que les bontés de son protecteur le missent en situation de me rendre heureuse. Jeune et sans expérience, je regardois les soins qu'il me rendoit comme des marques d'estime ; et sans la proposition de milord, j'eusse cru n'avoir pour lui d'autres sentimens que ceux de l'amitié. Mais lorsque je me demandai compte des motifs qui me donnoient tant d'éloignement pour son rival, je connus que le jeune St.-Aubin en étoit la cause. L'amour m'ayant éclairée, je demé-
lai bientôt qu'il partageoit mes sentimens, et touchée du respect qui l'engageoit au silence, je ré-

solus d'être à lui, ou de n'être jamais à personne. La connoissance de mes sentimens apporta quelques changemens dans ma conduite ; je parus plus réservée à St.-Aubin ; il en fut alarmé : et comme le jeune homme , qui étoit gagné par milord , affectoit depuis quelques jours de me rendre des soins , il craignit que je ne fusse devenue sensible. Il se détermina à prévenir celui qu'il croyoit son rival , et crut en trouver l'occasion dans une promenade que je fis avec deux de mes amies à un quart de lieue de Bordeaux. Nous partimes de grand matin pour nous rendre à

une maison de campagne qui appartenoit au frère d'une de mes amies , et il se résolut de se trouver comme par hasard dans le même village où nous devions passer le jour. Milord qui avoit été averti de cette promenade , l'avoit crue favorable au dessein qu'il avoit de m'enlever ; et ne prévoyant point de résistance de la part de trois femmes , il n'étoit accompagné que de son ami et de deux domestiques. Nous étions à moitié chemin , lorsque nous aperçûmes une chaise de poste où l'on feignoit de raccommoder quelque chose ; je n'avois nul sujet de crainte , et nous

avançâmes jusqu'auprès de la chaise. Quelle fut ma surprise de reconnoître milord ! Il s'avança, et m'ayant saluée, deux de ses camarades mesaisirent par derrière, et s'efforcèrent de me mettre dans la chaise ; mes deux compagnes effrayées, s'enfuirent, et je restai seule au pouvoir de ces scélérats. Je ne perdis pas le sang froid ; milord étoit devant moi, qui tâchoit d'aider à me soulever ; je tirai son épée, et avant qu'il eût pu s'y opposer je lui en donnai un coup dans le corps. Il tomba d'abord ; mais comme la blessure n'étoit pas considérable, il fut bientôt rele-

vé, et criant à ses camarades de faire de nouveaux efforts, je n'aurois pas pu résister long-tems si St.-Aubin, qui nous avoit suivies et que mes cris avoient alarmé, n'eût volé à mon secours. L'ami de milord voulut l'empêcher de me joindre, et lui ayant crié qu'il étoit mort s'il osoit avancer, lui tira deux coups de pistolet dont l'un le blessa légèrement. Ceux qui me tenoient entendant les coups, et ne sachant pas combien ils avoient d'ennemis, me quittèrent, et coururent à leurs pistolets. Alors n'écoutant plus que ma fureur, je m'élancai à coté de St.-Aubin

et lui crai, que je mourrois avec lui. Ce fut sans doute son salut milord étoit prêt de lui lâcher son coup, mais la crainte qu'il eut de me blesser l'arrêta. St.-Aubin me voyant à son côté, parut prendre un nouveau courage : il vouloit se précipiter vers ses ennemis ; je l'arrêtai ; et m'étant mis au-devant de lui, milord ordonna à ses gens de prendre leurs épées et de tâcher de me saisir sans me blesser. J'étois demeurée en possession de la sienne. Nous attendîmes nos ennemis : milord s'étant avancé plus que les autres, et s'efforçant de m'arracher son épée, re-

çut un coup de St.-Aubin, qui lui fit mordre la poussière ; mais dans le même moment, il reçut trois coups d'épée qui le mirent dans le même état que son rival. Je ne sais ce que j'aurois eu à craindre de la fureur de ses complices ; mais mes deux amies ayant en fuyant rencontré deux gentilshommes qui alloient à la chasse, les avoient avertis des dangers que je courois. Quoiqu'ils fussent à pied, leur générosité ne leur avoit pas fait balancer à venir à mon secours : mes ravisseurs ayant aperçu ce nouveau secours, ne songèrent qu'à chercher leur salut

dans la fuite, et s'éloignèrent de toute la vitesse de leurs chevaux. La colère m'avoit soutenue jusqu'alors; lorsque je me crus hors de danger, mes forces m'abandonnèrent, et je tombai sans connoissance sur le corps de St.-Aubin. Les deux gentils-hommes se trouvèrent dans un grand embarras; nous ne donnions aucun signe de vie: heureusement mes compagnes avoient mis l'alarme dans le village où nous devions nous rendre; le frère de mon amie escorté d'un grand nombre de paysans arriva. L'on n'eut pas de peine à me tirer de ma

foiblesse, mais il eût été à souhaiter qu'elle eût été plus longue; je croyois St.-Aubin mort, et je voulois absolument mourir avec lui; on s'étoit approché de lui, et après plusieurs épreuves on s'aperçut qu'il vivoit encore. Je me mis dans la chaise avec un homme, et le tenant sur nos genoux, nous arrivâmes à Bordeaux. Sans pouvoir s'assurer si milord vivoit encore, on le mit sur un cheval. Jugez de la frayeur de M^{lle}. Alliot quand elle vit des objets si funestes; l'on porta St-Aubin dans sa chambre, et les chirurgiens ayant été appelés, on le tira de son éva-

nouissement; ses plaies étoient dangereuses, mais l'on craignoit surtout à cause de la perte du sang. J'étois si occupée auprès de son lit, que je ne m'informois pas même si son rival vivoit encore , et je n'appris sa mort que le lendemain.

Cependant la justice prit connoissance de cette affaire; et sur le témoignage de mes amis et le mien , St.-Aubin fut déclaré innocent. La bonté de son tempérament le tira d'affaire plutôt qu'on ne l'avoit espéré, et il n'attendit pas son entier rétablissement pour me témoigner la joie qu'il avoit d'avoir répandu

son sang pour ma défense; je ne cherchai point à lui déguiser mes sentimens , et les ayant fait approuver à M^{lle}. Alliot, elle crut ne pouvoir rien faire de mieux que de consentir à notre union. Jamais mariage ne se fit sous de plus heureux auspices; et jamais deux époux ne goûtèrent un bonheur plus parfait pendant les deux premières années. L'emploi de St.-Aubin suffisoit pour nous faire mener une vie douce; mais le desir qu'il avoit de me rendre plus heureuse , nous a précipités dans le comble de l'infortune.

St.-Aubin comme je l'ai dit ,

espéroit un emploi plus considérable que le sien. Son protecteur étant venu à Bordeaux, il me présenta à lui et le pria de lui tenir la parole qu'il lui avoit donnée d'avoir soin de sa fortune. Ce protecteur étoit un garçon de soixante ans, qui n'épargnoit rien pour satisfaire ses passions: le besoin que nous avions de son secours, lui fit naître l'espoir de me trouver sensible; pour mieux réussir dans le dessein de me séduire, il cacha soigneusement l'amour que je lui avois inspiré; et nous ayant promis de se souvenir de nous, il offrit quelques jours après à mon

époux un emploi qui surpassoit nos espérances. Je fus le remercier, et nous ayant retenus à dîner, je crus m'apercevoir que la seule générosité ne l'avoit pas fait agir: bientôt il ne me laissa plus douter de ses motifs; les menaces succédèrent vainement aux promesses, et quoique je connusse à quelle extrémité nous allions nous trouver réduits, j'avertis mon époux de la persécution à laquelle j'étois exposée, et nous résolûmes de lui remettre un emploi qu'il prétendoit nous faire acheter si cher. Il eut quelque connoissance de notre dessein, et voulant se sa-

tisfaire à quelque prix que ce fut, il gagna un commis que St.-Aubin avoit reçu de sa main. Ce misérable, sûr de l'impunité, se saisit de huit mille livres que mon époux avoit entre les mains et qui appartenoient au roi ; mon indigne amant qui nous avoit cautionnés, ayant après ce vol obtenu une sentence contre St.-Aubin, le fit mettre en prison ; il s'imaginoit que le desir de lui procurer la liberté me rendroit plus complaisante ; mais le ciel me soutint dans ce danger. Je me rendis auprès de mon époux à qui je remis, pour son soulagement, ce que j'avois pu sauver

de notre naufrage ; et ayant appris qu'on cherchoit des sujets pour l'Opéra de Marseille, je me déterminai à m'y engager pour tirer mon mari de prison. Que ne lui en coûta-t-il pas pour consentir à mon dessein ? Combien de fois me demanda-t-il pardon de m'avoir associée à son malheur. Je fis un effort sur moi-même pour l'abandonner, et quelque horreur que j'aie pour ma profession, je m'y livre avec joie, dans l'espérance de voir arriver l'heureux moment de briser les fers d'un époux que tant de raisons me rendent cher. M^{lle} Alliot a voulu partager mes

malheurs ; et pour paroître avec plus de décence, elle a bien voulu continuer de passer pour ma mère.

CHAPITRE IV.

Générosité. -- Coup affreux.

MADAME St.-Aubin ayant fini son récit, mon père et madame de St.-Valier s'empressèrent de lui témoigner la part qu'ils prenoient à ses malheurs. Je n'étois pas en état de les imiter : mon cœur cruellement déchiré étoit la proie des passions les plus opposées. Je n'écoutai d'abord que mon désespoir, et il s'exprima sensiblement sur mon visage. Que

n'en coûte-t-il pas pour arracher de son cœur une passion que l'on a nourrie avec trop de complaisance ? M. de Méricourt s'étoit approché de moi, et voyant que ma rêverie m'empêchoit de m'en appercevoir, il m'embrassa et me dit : Eh quoi, mon fils, pouvez-vous vous croire malheureux ? il vous reste une sorte de félicité mille fois plus satisfaisante que celle que vous espérez. Est-il rien de comparable au bonheur de faire celui d'une personne qu'on aime ? Réparez les injustices du sort envers deux époux malheureux, et forcez madame à vous accorder son amitié,

(78)

puisqu'elle n'est plus maîtresse de disposer de son cœur. Ces paroles me tirèrent comme d'un profond sommeil ; l'espérance de faire le bonheur de celle que j'adorois , eut le pouvoir de suspendre le sentiment de mon amour ; je conjurai mon père d'écouter son inclination bienfaisante , et il n'avoit pas besoin d'être sollicité. Il se rapprocha de madame de St.-Aubin : Consolez-vous , lui dit-il , madame ; vos malheurs , montés à leur dernier période , vont finir ; heureux que le ciel veuille bien se servir de moi pour récompenser votre constante vertu. Am-

(79)

broisine avoit peine à se persuader que ce n'étoit pas un songe ; sa reconnoissance lui lioit la langue ; elle prenoit les mains de mon père , qu'elle arrosoit de ses larmes ; madame de St.-Valier se félicitoit d'avoir pu rendre quelques services à une femme si vertueuse , et partageoit ses transports.

Après que les premiers mouvemens furent passés , mon père qui regardoit comme perdus tous les momens qu'il n'employoit pas à finir les infortunes des deux époux , demanda à M^{me} de St.-Aubin ce qui empêchoit

qu'on ne travaillât sur-le-champ à finir ses peines ; et pour la mettre en état de partir sans délai, il lui conseilla d'envoyer chercher de suite le Directeur de l'Opéra : il remit entre les mains de M^{me} St.-Valier cinq cents liv. pour payer le dédit d'Ambrosine. Le Directeur qui sentoit quelle perte il faisoit, n'oublia rien pour la retenir, et lui offrit d'augmenter ses appointemens ; mais on lui fit comprendre qu'il n'y avoit rien à espérer, et il assura M^{me} de St.-Aubin, qu'il étoit moins sensible à la perte qu'il faisoit, qu'au

changement avantageux qui le privoit du plaisir de la posséder plus long-tems.

On ne différa le départ de madame de St.-Aubin que jusqu'au lendemain. M^{me} de St.-Valier consentit sans peine à nous accompagner, et nous arrivâmes à Bordeaux quatorze jours après notre départ de Marseille. On avoit voulu ménager à M. de St.-Aubin le plaisir de la surprise ; nous fûmes descendre à la prison, et jamais je n'ai vu de spectacle plus touchant. Son époux se précipita dans ses bras sans avoir la force de parler ; leurs larmes se mêlèrent : elle

tâchoit , par des discours sans suite , de lui faire comprendre qu'il touchoit à la fin de ses malheurs. St.-Aubin , qui jusque-là n'avoit été occupé que de son épouse , fit réflexion que nous étions restés debout ; il s'excusa poliment de ne s'en être pas aperçu , et comme il n'y avoit qu'une chaise dans sa chambre , nous fûmes contraints de nous asseoir sur son lit. La conversation devint générale : St.-Aubin apprenant que nous n'avions entrepris ce voyage que pour le mettre en liberté , nous exprima sa reconnoissance en des termes si touchans et d'une manière si

noble , que je ne pus m'empêcher de convenir qu'il étoit digne de toute la tendresse de son épouse. Mais que cette connoissance fut douloureuse pour moi ! Uniquement occupé , pendant le voyage , du bonheur de ce que j'aimois , mon amour étoit demeuré comme suspendu ; les caresses que se faisoient ces deux époux , m'en firent sentir alors toute la violence. Je devins rêveur , et l'agitation de mon esprit se communiqua à mon corps : peu s'en fallut que je ne tombasse en foiblesse. Ambroisine s'en aperçut , et s'étant levée avec émotion : ah ! monsieur ! me dit-elle , je ne serai

heureuse qu'à demi, si je puis craindre que mon bonheur altère le vôtre; c'est une amie, une sœur, qui vous conjure de faire un généreux effort sur vous-même. Vous serez, après mon époux, ce que j'aurai de plus cher au monde : que ce sentiment vous suffise, puisque c'est le seul que je puisse et doive vous donner. M. de St.-Aubin parut surpris de ce discours; et l'on en prit occasion de lui apprendre l'heureux hasard qui nous procuroit le moyen de lui être utile. Il me dit alors, qu'il ne craindroit plus de rival, puisque son bonheur l'avoit soutenu

dans le cœur de son épouse contre un rival de mon mérite; et pour m'empêcher de repliquer, il vint m'embrasser, et me conjura de vouloir le recevoir en tiers dans l'amitié que son épouse venoit de me promettre. Nous jouons ici un plaisant personnage, dit madame de St.-Valier; vous faites vos conventions comme si nous n'avions jamais existé; le triumvirat sera double, s'il vous plaît; M. de Méricourt, M^{lle} Alliot et moi, prétendons bien y entrer pour quelque chose. Vous m'avez prévenu, madame, dit mon père; mais il faut passer quelque chose à

ces jeunes gens. Je suis persuadé qu'il manquera à leur bonheur, si nous refusions d'y prendre part. Nous assurâmes mon père qu'il nous avoit rendu justice, et l'on ne fut plus occupé que du soin de tirer M. St.-Aubin de prison. Madame de St.-Valier consentit à porter les huit mille livres pour lesquelles il étoit détenu ; et mon père, sans vouloir lui permettre de satisfaire sa reconnaissance, lui demanda quelles étoient les vues qu'il avoit pour l'avenir, et s'il n'auroit point de répugnance à quitter Bordeaux ? Si je n'écoutois que mon inclination, répondit St.-

Aubin, je m'éloignerois d'une ville où les artifices de mon ennemi peuvent me devenir funestes ; mais j'y suis connu, et j'espère y trouver quelque emploi capable de faire subsister mon épouse, et une fille unique fruit de mon mariage. Si vous n'avez que cette raison de demeurer ici, reprit mon père, rien ne nous oblige à y faire un plus long séjour. Obligé de quitter Marseille, j'ai quelques affaires dans cette ville qui demandent l'œil d'un ami zélé, et j'espère que vous voudrez bien y donner vos soins. St.-Aubin ne répondit qu'en assurant mon

père qu'il pouvoit absolument disposer de lui. Je n'avois point été présent à cette conversation, j'étois sorti avec les dames pour trouver un appartement propre à nous recevoir, et je ne prévoyois pas que le moment approchoit où il falloit me séparer de ce que j'aimois le plus. Nous nous rendîmes tous à l'appartement que nous avions loué. Madame de St.-Aubinnous ayant quittés pour prendre sa fille dans un couvent où elle l'avoit laissée, nous la présenta quelques momens après. Je n'ai jamais rien vu de plus charmant que cet aimable enfant ; il sembloit que la

raison avoit devancé la saison ordinaire : elle nous remercia de lui avoir rendu ses parens avec une effusion de cœur si marquée, qu'elle nous obligea à répandre des larmes. Nous soupâmes avec une gaîté qui sembloit me promettre le plus heureux avenir ; et chacun s'étant retiré, mon père me pria de passer dans son appartement. Je connus à l'embarras qui se peignoit sur son visage, qu'il avoit quelque chose de fâcheux à m'annoncer. Après m'avoir regardé quelques momens en silence : Je ne vous rappellerai point, me dit-il, ma tendresse

à votre égard ; votre bonheur fait mon étude ; mais pour vous rendre heureux , j'ai besoin d'une docilité sans bornes de votre part. Puis-je y compter absolument ? Quelque surpris que je fusse de ce début , j'interrompis M. de Méricourt pour l'assurer qu'il pouvoit disposer de moi comme d'un fils soumis. Prenez garde , me dit-il , à ce que vous promettez ; je vais vous porter un coup d'autant plus sensible , que vous l'avez moins prévu : il faut abandonner madame de St.-Aubin , et me suivre à Paris ; vous n'aurez pas même la consolation de lui faire vos

adieux. Ah ! mon père , m'écriai-je , qu'exigez-vous de mon obéissance ? et puis-je me flatter d'être heureux en quittant une personne que j'aimerais toute ma vie ? Oui , mon fils , reprit M. de Méricourt , ce n'est point en cédant à votre passion que vous pouvez recouvrer votre tranquillité ; c'est en y opposant une courageuse résistance. Il vous en coûtera d'abord , j'en conviens ; mais quels chagrins ne vous épargneriez-vous pas , si vous suivez mes conseils ? Votre amour prendroit chaque jour de nouvelles forces à la vue de celle qui l'a fait naître ; vainement vous promettez-

vous de le contenir dans de justes bornes, cet ennemi ne peut être vaincu que par la fuite. Si vous êtes peu touché des maux auxquels vous vous exposez, soyez-le de ceux auxquels vous exposeriez Ambroisine : quelle que soit la confiance de son époux, quelle que soit la tendresse qu'elle se sent pour lui, tremblez de troubler leur union ; tremblez de les précipiter dans un abîme de maux dont vous ne sauriez les tirer.

Je ne répondois rien à mon père, j'étois demeuré dans une espèce d'anéantissement, qui ne me permettoit pas même de

penser. Ma situation l'attendrit : Vous éprouvez, me dit-il, une partie des maux auxquels je veux vous soustraire ; voici le moment de la victoire ; votre consentement à notre départ va vous l'assurer. Il joignit à ce discours les caresses les plus touchantes ; et, m'ayant arraché une promesse de le suivre, il ne voulut pas me donner le tems de réfléchir. Tout est prêt, me dit-il ; j'ai mis dans le commerce vingt mille écus ; je les abandonne à M. de St.-Aubin, et je joins, à la cession que je lui fais de cette somme, une lettre de change de six mille livres

qui le mettra en état d'attendre le retour des vaisseaux, sur lesquels j'ai placé cette somme : j'ai cru ne pouvoir faire moins pour récompenser votre docilité, et je vous avoue que, malgré mon penchant pour eux, je n'aurois rien fait en leur faveur, si je vous eusse trouvé rebelle à mes volontés. Hâtons - nous donc de partir, lui dis-je, en poussant un profond soupir. Adorable Ambroisine ! je vous fais le sacrifice de toute ma félicité, et je vais, loin de vous, traîner des jours que la douleur abrégera bientôt.

Mon père me prit par la main,

et, m'ayant conduit à la porte, nous y trouvâmes une chaise qui nous y attendoit. Je gardois un morne silence, et ce père tendre sembloit le respecter. Avouez, mon fils, me dit-il au bout de quelques heures, que, s'il y a de l'amertume dans les sacrifices qu'on fait au devoir, l'âme ressent, même en les faisant, une satisfaction bien pure. J'en conviens, lui répondis-je ; il me semble que je respire à mesure que je m'éloigne de Marseille ; je sens le calme se rétablir dans mon cœur ; mais, par une contrariété que je ne puis comprendre,

mes maux n'en sont pas moins cruels ; je donnerois ma vie, ce me semble , pour jouir encore une fois de la vue de ma chère Ambrosine , et je sens une satisfaction inconcevable d'avoir pu m'arracher d'auprès d'elle. Je conçois votre situation, reprit mon père ; et c'est celle de tous ceux qui écoutent moins leur penchant que la raison : chaque instant diminuera votre peine, et augmentera vos plaisirs ; et vous apprendrez, par expérience, que la violence d'une passion ne peut être une excuse légitime pour ceux qui s'y laissent entraîner , puisqu'il ne faut qu'un

peu de résolution pour s'affranchir de leur tyrannie. Nous passâmes à Aix le reste de la nuit, et, en étant partis deux heures avant le jour, nous vîmes coucher à Valence en Dauphiné. Mon père avoit fait tous ses efforts pour me distraire et m'amuser ; il ne me parloit que des plaisirs que je devois me promettre à Paris. Eh ! de quoi me serviroit, lui dis-je un peu ému, de trouver l'occasion de me satisfaire, puisqu'en me conduisant selon vos principes, il faut renoncer aux plaisirs au moment que je commence à les goûter. Il entroit de l'aigreur dans le ton

(98)

avec lequel je prononçois ces paroles. M. de Méricourt me répondit en souriant : Ah ! mon fils , vous conservez de la rancune , et vous avez sur le cœur la séparation d'Ambroisine ; vous me remercieriez un jour du chagrin que je vous cause. Faites-vous des amusemens compatibles avec la probité , et loin de les condamner , je ferai tous mes efforts pour les rendre durables.

Une société d'amis d'un mérite distingué peut , par exemple , devenir pour vous une source de volupté ; tirer de la misère d'illustres malheureux , devenir le père de tous ceux que

(99)

l'aveugle fortune accable , procurer à quantité de jeunes gens le moyen de cultiver leurs talents ; voilà des plaisirs , dont je ne vous priverai jamais. Mais , mon père , dis-je à M. de Méricourt , me permettez-vous de vous communiquer une réflexion que j'ai souvent faite ? Volontiers , me répondit-il. Je ne conçois pas , lui dis-je , d'où vous pouvez tirer les sommes que je vous vois répandre chaque jour. Ne craignez-vous point d'en voir tarir la source ? Un autre sujet d'étonnement pour moi , c'est votre manière de vivre ; rien de

(100)

plus simple que votre habillement, et je me suis souvent aperçu que votre table seroit fort frugale, si vous consultiez moins votre complaisance pour moi ou pour ceux avec lesquels vous vivez. Je vous surprendrois bien davantage, répondit M. de Méricourt, s'il m'étoit permis de vous ouvrir mon cœur; mais le moment n'en est pas encore venu. Qu'il vous suffise de savoir qu'au-dessus de toutes les richesses, j'en dispose; mais je ne suis que le canal par lequel la providence les dispense aux indigens; j'espère un jour vous

(101)

faire héritier de mes biens: méritez par votre docilité cet avantage.

Cette réponse ne fit qu'exciter ma curiosité; mais craignant de déplaire à M. de Méricourt, je feignis d'être satisfait de ce qu'il me disoit; et bientôt la dissipation où je me livrai à Paris, ne me laissa pas le tems de faire réflexion au discours que m'avoit tenu mon père. Chaque jour il m'invitoit à me divertir, et je crus m'apercevoir que ma présence le gênoit quand je restois au logis hors des heures de repas. Je l'aimois avec tendresse; ce changement de conduite à mon

égard m'attrista , et je ne pus m'empêcher de le lui témoigner. Il n'épargna rien pour me rassurer , en m'avouant pourtant qu'il avoit eu des affaires qui demandoient de la tranquillité ; mais que dans deux jours il reprendroit son ancienne manière de vivre. Cette marque de mon attachement le toucha ; il voulut m'en récompenser en me faisant présent d'une fort belle montre , et en m'avancant ma pension. Je sortis le lendemain pour me rendre chez un ami où je devois passer la journée. Sur les deux heures, mon valet vint tout effrayé m'annoncer que M. de

Méricourt venoit d'être arrêté de la part du roi , sans pouvoir m'apprendre le sujet de sa détention , ni le lieu où il avoit été conduit. Je me levai à cette nouvelle , et voulus courir à notre hôtel , pour tâcher de me procurer quelques lumières sur un évènement si peu attendu ; mais mon ami ne voulut jamais permettre que je sortisse. Nous ignorons , me dit-il , pourquoi on a arrêté votre père ; c'est peut-être une méprise ou l'effet d'une calomnie : mais de quelque manière que cela soit , il seroit imprudent de paroître chez vous , où l'on a peut-être donné des

ordres pour vous arrêter. Demeurez ici tranquillement, pendant que je vais tout mettre en oeuvre pour savoir de quoi il est question.

Dans quelle agitation ne passai-je pas les trois heures pendant lesquelles mon ami fut absent ! et que pouvoit-il m'apprendre de plus affilicant ! l'on avoit mis le scellé dans notre appartement, et l'on s'étoit informé exactement de l'heure à laquelle j'étois habitué de me retirer. Je restai deux jours chez cet ami qui ne manquoit pas d'aller souvent chez notre hôtesse pour tâcher de découvrir quelque chose ;

mais tous sessoins furent inutiles. Cette femme m'avoit témoigné de la bonne volonté ; je résolus de me confier à elle , et l'ayant fait prier de passer chez mon ami, elle m'apprit des circonstances qui ne firent qu'augmenter mes inquiétudes ; il n'y avoit qu'une heure que j'étois sorti de la maison, lorsqu'elle fut investie par des archers ; mon père ayant vu par sa fenêtre ce qui se passoit, se barricada dans son cabinet, où feignant de se trouver mal, il n'ouvrit aux archers qu'au moment qu'on le menaçoit d'enfoncer la porte ; il parut avec fermeté, et ayant reçu ordre de

suivre celui qui commandoit la troupe, il monta dans un carrosse qui étoit prêt, en criant à l'hôtesse : Dites à mon fils qu'il n'a rien à craindre pour ma vie, et que mon innocence doit le rendre tranquille. On s'étoit informé du lieu où j'étois, et voyant qu'on n'en pouvoit rien apprendre, on avoit appliqué le scellé qui fut levé deux heures après, et tous nos effets avoient été enlevés. On a vidé jusqu'à la paille, ajouta l'hôtesse ; rien n'a échappé à leur perquisition ; cependant, aujourd'hui, en faisant enlever les cendres, j'ai trouvé derrière la bûche un pa-

quet fort endommagé du feu, et que je vous apporte tel qu'il est.

J'ouvris ce paquet avec une impatience sans égale, espérant y trouver quelque éclaircissement. Quelle fut ma surprise de n'y voir qu'une boîte de fer blanc semblable aux tabatières de voyage, qui renfermoit une poudre rouge comme du corail ; pas un mot d'écrit qui pût faire cesser mes inquiétudes ; elles augmentèrent beaucoup, lorsqu'après les recherches les plus exactes j'eus perdu l'espoir de découvrir le lieu où étoit mon père : son malheur me le rendoit

plus cher , et je ne sais comment je pus résister à mon désespoir.

CHAPITRE V.

Folies. -- Découverte.

MON ami se persuadant que j'étois en danger d'être arrêté à Paris, m'engagea à le suivre à Lyon ; j'y consentis, et la vivacité de mon caractère ne me permettant pas d'être long-tems livré à la douleur, la mienne diminua sensiblement. Je goûtai bientôt un secret plaisir d'être maître de mes actions, et privé des sages conseils de mon père, mes passions commencèrent à me faire sentir leur tyrannie. Ce ne

fut d'abord qu'en tremblant que je me livrai à leur violence ; je versois souvent des larmes amères, lorsque je comparois la tranquillité dont j'avois joui tant que j'avois vécu dans l'innocence, avec le trouble et les remords dont j'étois agité. Que n'en coûte-t-il pas pour secouer le joug de la vertu ? Mais, par une fatalité dont je fis l'expérience, chaque pas qu'on fait dans le chemin du vice l'applatit, et bientôt un espace immense nous sépare de celui de l'innocence.

Je m'accoutumai donc bientôt à ne plus rougir, et mon aveu,

glements dura autant que mes finances ; lorsque je les vis diminuer considérablement , je ne m'occupai que du dessein de les remplacer. J'écrivis à mes fermiers ; et comme je n'étois pas en âge de vendre mon bien , je les pressai de m'avancer quelque argent dont je leur promis de payer tel intérêt qu'ils jugeroient à propos. Ils n'eurent point de honte de me demander un billet de dix mille livres pour deux mille écus ; et je ne balançai pas un moment à le signer. Je vécus ainsi quatre années à Lyon , n'ayant pu me résoudre à suivre mon ami à Toulouse. Une

jeune personne de dix-sept ans , que j'avois connue par hasard , m'occupoit uniquement : elle vivoit avec sa mère , et sa conquête m'avoit coûté assez de tems et de soins pour me donner lieu de croire que j'étois le premier qui eût touché son cœur. Je l'avois logée assez commodément , et ne lui laissois rien à désirer ; enfin mon amour pour elle parvint à un tel excès , que je me déterminai à lui offrir ma main. Quelle fut ma surprise , lorsqu'au lieu de recevoir ma proposition avec joie , je connus à son embarras , qu'elle en étoit gênée. Je sortis la rage dans le

cœur, et ayant rencontré à vingt pas de chez moi sa femme-de-chambre. Cette fille vit bien que je n'étois point tranquille, et me demanda avec tant d'instance de lui découvrir le sujet de mon trouble, que je lui ouvris mon cœur. Lisette me regarda long-tems, et paroissoit avoir sur les lèvres un secret prêt à lui échapper ; je la pressai à mon tour de parler, et elle me pria de lui permettre de me suivre chez moi, où elle me découvrirait bien des choses qu'il m'importoit de savoir, puisqu'elle ne pouvoit voir tromper plus long-tems un homme qui le méritoit si peu.

Je me hâtai d'arriver pour apprendre des secrets qui devoient m'être si funestes ; et je sus bientôt que j'avois été la dupe de ma maitresse ; j'étois le second qu'elle avoit ruiné, sans lui avoir été fidèle ; et comme je ne lui avois rien caché de mes affaires, loin de penser à m'épouser, elle s'ap-
prêtoit à me donner mon congé, parce que je n'étois plus en état de fournir à son luxe.

Que devins-je à ce récit ? mon amour disparut pour faire place à la fureur : après avoir tiré de Lisette les éclaircissemens que je crus nécessaires, je jurai la perte de mon rival et de ma per-

fide. Je renvoyai cette fille, après lui avoir recommandé le secret, et je passai le reste du jour dans une agitation qui ne peut s'exprimer. J'attendois le soir avec impatience, déterminé à poignarder mon rival entre les bras de mon infidelle. Je me promenois à grands pas dans ma chambre, lorsqu'un de mes amis entra; j'étois si occupé de ma vengeance, que je ne l'apperçus pas. Il me considéra quelque tems, et voyant bien qu'il se passoit quelque chose d'extraordinaire en moi, il vint me prendre par le bras, et me demanda ce qui pouvoit occasionner mon

trouble. Je lui avouai que j'étois trahi, et le priai de m'aider à me venger; il parut d'abord approuver ma résolution. Voyant qu'il partageoit ma peine, je devins plus calme. Il faut du sang-froid, me dit-il, dans cette occasion, et prendre nos mesures pour accomplir votre vengeance, et vous mettre ensuite en état de ne point craindre celle de la justice. 'Alors il me détailla les suites de mon entreprise de manière à m'effrayer, et c'étoit son dessein. Lorsqu'il crut avoir réussi: De bonne foi, me dit-il, avez-vous cru que je puisse me prêter à un projet

aussi extravagant ? Je n'ai pas voulu heurter de front votre dessein ; mais j'ai toujours espéré que vous prendriez enfin votre parti en galant homme. Voyons, de quoi est-il question ? Une femme que vous aviez prise à bail, se dispose à se louer à un autre, parce que vous n'êtes plus en état de remplir les conditions de votre marché ; y a-t-il rien de plus naturel ? Elle fait son métier, et vous devez être fort content d'elle, puisqu'en reconnaissance du bien qu'elle a reçu de vous, elle vous empêche de faire la plus haute folie dont un homme puisse être capable ; ne

m'alléguez pas que vous croyez être aimé, vous payez pour ne pas l'être ; et c'est le sort de tous ceux qui, comme vous, veulent gagner un cœur aux dépens de leur bourse : on aime leur argent, mais on se croit dispensé envers eux de tout autre retour. Le discours de mon ami me parut sensé, et je ne me sentis plus que du mépris pour mon ingrate ; je crus ne pouvoir mieux me venger d'elle, qu'en l'abandonnant sans retour. Mes affaires demandoient ma présence, et je me déterminai à revoir ma patrie ; mon ami m'encouragea beaucoup à suivre cette résolution,

et je l'exécutai deux jours après. Revenu d'une passion qui m'avoit aveuglé, j'eus tout le tems de réfléchir; malheureusement il n'étoit plus tems. J'avois tiré de mes fermiers des sommes considérables, et je fus dans le dernier étonnement, lorsque j'appris que tout mon bien suffisoit à peine pour m'acquitter à leur égard. On me conseilla de les mettre en justice, puisque j'étois en droit de réclamer comme mineur; mais cette ressource me parut indigne d'un honnête homme, dont la parole et les engagements doivent être aussi sacrés à vingt ans qu'à vingt-cinq.

Il fallut donc me déterminer à vendre mes biens, dont l'âge m'avoit rendu maître, et ce fut alors que je connus la perte que j'avois faite. Jusqu'à ce moment je ne l'avois pas bien sentie: il y avoit même des momens où je m'étois félicité secrètement d'être débarrassé d'un censeur incommode; et je ne croyois pas que ma douleur fût causée par la crainte de la nécessité que j'étois sur le point d'éprouver. J'eusse donné volontiers le peu qui me restoit pour retrouver mon ami, mon père, dans un état pareil au mien. Mais il ne me restoit là-dessus aucune es-

pérance ; six années s'étoient écoulées , sans que j'eusse pu avoir aucunes lumières sur son sort , quoique je n'eusse rien épargné pour cela.

Il falloit pourtant prendre de justes mesures pour l'avenir ; mes fermiers craignant que je ne suivisse les conseils qu'on me donnoit de plaider , m'offrirent de me remettre une partie de mes intérêts , et ayant fait un accommodement à l'amiable , je leur vendis mon bien , et ils me donnèrent dix mille livres. Instruit par mon expérience , je résolus de placer cet argent , jusqu'à ce que j'eusse pris quelque connois-

sance du commerce , et ayant quelques parens à Rouen , je partis pour cette ville. J'avois eu quelques pensées d'écrire à Ambroisine , mais la crainte de me voir de nouveau la victime d'une passion peut-être mal éteinte , me donna la force de résister à ce désir.

Arrivé à Rouen , je fus placé par un de mes parens , chez l'un des plus fameux négocians de cette ville. C'est ici que le lecteur aura besoin de toute sa crédulité , pour ajouter foi au fait que je vais rapporter.

Il y avoit trois mois que j'étois

à Rouen, lorsque je fus pris d'une douleur de dent si violente, qu'elle me réduisit à garder le lit. Après avoir essayé de vingt remèdes différens, sans aucun fruit, je me souvins d'avoir entendu dire à M. de Méricourt, qu'il avoit un remède souverain pour ces sortes de maux, et qu'il consistoit à faire fondre de l'étain dans lequel il mettoit une poudre, et qu'en appliquant sur la joue un peu de cet étain, l'on étoit guéri sur-le-champ. La boîte de fer-blanc qu'on avoit trouvée lorsqu'il fut pris, pouvoit bien renfermer cette poudre; je résolus d'en faire la preu-

ve. Je fis acheter un quarteron d'étain, et l'ayant mis dans une écuelle de terre, j'y jettai une grosse pincée de ma poudre. Le tout étant fondu devint une masse noire que je laissai refroidir pour en lever ensuite une feuille; mais cet étain étoit devenu si dur, qu'il ne me fut pas possible de l'entamer. Mon mal étoit apparemment sur sa fin, et m'étant senti soulagé dans le tems que j'étois sorti pour trouver quelque outil capable de couper mon étain, il resta dans ma poche, et j'en perdis entièrement le souvenir. Un mois après, le marchand chez le quel

j'étois, ayant à faire un envoi de bouteilles en Amérique, je fus plusieurs fois chez M. Marsollet, qui avoit une belle verrerie auprès de Rouen : il y goûta mon caractère, et me pria de le voir quelquefois ; ce que je lui promis. Un jour, après le dîner, la conversation roula sur la philosophie, et M. Marsollet me raconta l'aventure suivante :

Il y a quelques années, me dit-il, qu'il passa ici deux étrangers qui portoient un vase de crystal rompu ; ils avoient, me dirent-ils, parcouru toutes les verreries, sans pouvoir trouver personne capable d'en faire un

pareil. J'examinai le vase, et sans oser promettre à ces messieurs de réussir, je les assurai que je n'épargnerois rien pour les satisfaire. Mes premières tentatives furent inutiles, mais ma persévérance à les réitérer, me fit venir à bout des difficultés. On ne peut exprimer la joie de ces étrangers à la vue de ce vase ; ils m'offrirent une bourse de louis en paiement, et sur mon refus, me forcèrent d'accepter un dîner dans leur auberge. Pendant le repas, ils me demandèrent si je savois faire de l'émail, et leur ayant dit que j'en faisois de très-beau, ils me dirent qu'ils avoient

un secret bien naturel pour en avoir à peu de frais, puisqu'il ne s'agissoit que de jeter dans de l'étain une poudre dont ils me donnèrent une pincée. Je la pris pour ne les pas désobliger, mais sans dessein d'en faire usage. Ils partirent, et quelques jours après, ayant besoin d'émail, je risquai deux livres d'étain que j'avois, dans lequel je jettai ma poudre. Ayant retiré cet étain du creuset, je trouvai une matière fort dure et noirâtre ; je laissai le tout après avoir ri de ma duplicité, et vins me mettre à table, où je comptai ce qui venoit de m'arriver. Un de mes

amis voulut voir cet émail prétendu, et au sortir du dîner, nous fîmes ensemble à la verrière. Mon ami, après avoir examiné cette matière, me pria de la refondre, et me dit qu'il étoit bien trompé si ce n'étoit pas de l'or. Je me moquai de lui, et voyant qu'il persistoit dans son opinion, nous nous rendîmes ensemble chez un orfèvre, qui, après avoir éprouvé mon étain, et l'avoir remis au feu, m'assura que c'étoit le plus pur qu'il eût encore éprouvé. Quoique mes yeux fussent d'accord avec son témoignage, je ne pouvois me persuader un fait si surprenant.

Il fallut cependant me rendre, lorsqu'ayant porté mon or à la monnoie, ces messieurs me le payèrent, en m'assurant qu'ils n'avoient jamais vu d'or plus pur. Je ne gardai de cet or que pour faire deux cure-oreilles, et j'en ai actuellement un que je vais vous faire voir. En achevant son discours, M. Marsollet le tira sa poche, et j'admirai la beauté de cet or.

Je me hâtai de sortir de table; le récit de cette aventure m'avoit rappelé ce qui m'étoit arrivé quelques jours avant. Ayant pris congé de M. Marsollet, je passai, en retournant chez moi,

chez M. Magnan, orfèvre, protestant, et renommé pour sa bonne foi dans le commerce. Je lui dis qu'ayant besoin d'argent, je voulois me défaire d'un petit lingot que mon père m'avoit laissé; et lui ayant présenté mon étain, il l'éprouva, et ne fit pas difficulté de me compter quarante pistoles. Je revins m'enfermer chez moi, pour me remettre de l'étonnement où m'avoit jetté un événement si incroyable; je compris alors quelle étoit la source inépuisable où mon père puisoit ses richesses; et lorsque je faisois réflexion au trésor dont j'étois possesseur, je ne me sentois pas

de joie ; mais je ne savois comment m'y prendre pour en jouir. J'avois ouï dire à ceux même qui regardent la pierre philosophale comme une chimère , qu'un homme suspecté de la posséder étoit soustrait pour jamais de la société. Mon père avoit sans doute été trahi , et je ne devois point chercher une autre cause à son emprisonnement. Ne devois-je pas craindre pour moi un pareil sort , si , suivant mon inclination , je laissois soupçonner , par des dépenses extraordinaires , une partie de la vérité ? Je tirai ma boîte , et considérant cette poudre merveilleuse : De quoi a-t-

elle servi à mon père , me dis-je , à lui faire perdre sa liberté ? Cette pensée me glaça le sang dans les veines , et je fus tenté de jeter un présent qui pouvoit me devenir si pernicieux. Je me déterminai à n'en faire aucun usage , et à attendre des circonstances à prendre mes mesures.

CHAPITRE VI.

Singulière délivrance.

QUELQUE déterminé que je fusse à ne rien changer à mon genre de vie , il ne me fut plus possible de m'appliquer au commerce : le goût des plaisirs se fit sentir de nouveau , et tout ce

que je pus gagner sur moi, fut de me borner à n'en chercher que d'innocens. Je fis une petite société; et comme nous étions dans le printemps, nous faisons souvent partie d'aller à la campagne. Nous avons presque parcouru tout le pays de Caux, lorsque, dans un endroit situé sur les bords de la Seine, et assez voisin de Rouen, je devins amoureux d'une jeune personne fort aimable. Elle se nommoit Henriette, et avoit un bien assez considérable, pour espérer un bon parti. Tous les lieux m'étoient égaux, et je résolus de passer quelques mois dans ce quartier,

pour jouir du plaisir de la voir. Je lui déclarai mon amour, et elle me dit qu'elle étoit charmée de plaire à l'homme qui lui avoit inspiré le plus d'estime; mais que, malgré le penchant qu'elle se sentoit pour moi, elle me prioit de m'en tenir avec elle à la simple amitié, puisque son père venoit de conclure son mariage avec le fils d'un de ses amis qui devoit arriver dans quelques jours; qu'elle n'avoit pour lui ni inclination ni répugnance, mais qu'elle le connoissoit capable de rendre une femme heureuse, et qu'elle étoit déterminée à s'attacher à lui de bonne foi. Je n'é-

tois pas fort amoureux , ainsi je souscrivis sans peine à ce que Henriette me proposoit : elle me mit de toutes ses sociétés , et je devins l'ami de son époux aussitôt que son mariage fut conclu.

Henriette étoit liée de l'amitié la plus tendre avec les filles du concierge d'un château qui étoit dans ce quartier , et dans lequel on m'assura qu'il y avoit eu autrefois des prisonniers d'état. Ces deux filles étoient fort aimables ; mais l'aînée , surtout , avoit l'ame d'un héros. Elle m'inspira un respect et un attachement sans bornes ; sa conversation avoit pour moi des charmes infinis , et

j'y trouvai également de quoi m'amuser et m'instruire. Cette aimable fille qui se nommoit Angélique , eut bientôt connu mon caractère , et daigna m'accorder ses conseils : ma docilité à les suivre me mérita sa confiance. Je m'étois aperçu qu'elle étoit dévorée d'un chagrin qu'elle s'efforçoit vainement de cacher : je la pressai tant , qu'elle m'en découvrit le sujet. Angélique aimoit sans espérance ; un prisonnier qui depuis huit ans étoit dans le château , l'avoit charmée par sa douceur et sa patience , dans le tems qu'une maladie mortelle avoit forcé son père à se servir

d'elle pour lui porter sa nourriture. Il y avoit huit mois qu'elle ne l'avoit vu , et elle ne pouvoit espérer de le voir , parce que son père avoit , sur cet article , les ordres les plus précis. Cette généreuse fille se consumoit d'ennui , de ne pouvoir être utile à cet infortuné ; et elle eût sacrifié sa vie pour lui procurer la liberté, en se privant pour toujours du plaisir de le voir. J'applaudis à ses sentimens , et lui offris de lui aider à secourir ce malheureux. Après avoir consulté ensemble sur les moyens de faire réussir notre dessein , je lui proposai de faire mettre une lettre

dans le pain du prisonnier. Prête à perdre pour jamais l'objet de sa tendresse , Angélique crut pouvoir se procurer la satisfaction de lui faire connoître ses sentimens ; et comme elle pensoit ne le revoir jamais , elle laissa voir son cœur tout entier. Les lieux communs donnoient sur la rivière ; nous imaginâmes qu'il seroit facile de recevoir à minuit la réponse , en la jettant par cet endroit. J'avois mis dans le pain de quoi écrire , et m'étant assuré du batelier , je me trouvai à point nommé pour recevoir la réponse. Quel fut mon étonnement , lorsque je reconnus l'écriture de

mon père; on ne meurt pas de joie, puisque je survécus à celle que j'éprouvai dans ce moment. A ces premiers mouvemens, succédèrent ceux d'une vive crainte, de ne pouvoir finir la prison de mon père. Quelqu'assuré que je fusse de la discrétion et de la bonne volonté d'Angélique, je pris la résolution de lui cacher l'intérêt qui m'attachoit à ce prisonnier; et malgré les reproches secrets que je me faisois à moi-même, de trahir sa confiance, je me crus dans la nécessité de la tromper. L'amour peut faire d'étranges révolutions dans le cœur d'une amante, et la pru-

dence me défendoit, ce me semble, de l'exposer à aucunes tentations sur cet article. Je feignis donc que la réponse s'étoit perdue dans la rivière, en tombant, et je l'engageai à risquer une seconde lettre, dans laquelle je me fis connoître. J'avois fait faire le pain absolument creux, et je le remplis d'une corde: j'exhortois mon père à s'en servir, pour descendre dans la rivière par les lieux communs, et lui promis de me trouver dans cet endroit à minuit, avec un bateau pour le recevoir. Je m'assurai ensuite d'une chaise de poste que je fis conduire à deux lieues de Rouen,

avec ordre de la tenir prête à partir à deux heures après minuit. Je fus retrouver ensuite mon batelier, et lui ayant demandé s'il étoit d'humeur à faire sa fortune sans rien risquer, je fis briller à ses yeux une bourse remplie d'or, qui le disposa à me servir à quelque prix que ce fut. Je lui dis alors que j'étois résolu à enlever ma maîtresse, et qu'il ne s'agissoit que de la recevoir lorsqu'elle tomberoit dans l'eau; car il s'en falloit plus de la moitié que la corde fût assez longue pour mon dessein. Dans quelle agitation ne passai-je pas les momens qui précédèrent ceux de

l'exécution. A minuit juste, M. de Méricourt descendit dans les lieux communs; j'entendis du bruit, et je fis éloigner le bateau, dans la crainte qu'il ne se blessât en tombant. Mon batelier étoit en simple caleçon, prêt à se jeter à l'eau pour secourir mon père, qu'il prenoit pour ma maîtresse; mais cette précaution fut inutile. M. de Méricourt avoit employé une partie de la nuit à couper par bandes ses draps et les rideaux de ses fenêtres, et il parvint, sans difficulté, jusqu'à la rivière. Je lui recommandai le silence; et étant arrivés au bord de l'eau, je lui fis prendre un

habit de femme que j'avois apporté. Nous payâmes le batelier, après lui avoir recommandé un secret qui lui importoit autant qu'à nous ; et nous étant séparés, nous nous hâtâmes de gagner le lieu où j'avois envoyé ma chaise. Mon père avoit toutes les peines du monde à marcher, tant parce qu'il en avoit perdu l'habitude, qu'à cause des habits de femme qui l'embarassoient. Il n'attendit pas que nous fussions arrivés pour me témoigner sa joie et sa reconnaissance ; mais nos transports n'éclatèrent qu'au moment où nous fûmes dans notre chaise : nous nous tîmes

long-tems embrassés, et nous nous faisons des questions sans ordre. Nous arrivâmes à Dieppe sur les sept heures du matin, et la fortune, qui commençoit à m'être favorable, nous fit rencontrer un petit bâtiment prêt à faire voile pour l'Angleterre. Nous y entrâmes, et sur les deux heures après minuit, nous arrivâmes à Douvres. Nous ne nous y arrêtâmes que pour nous rafraîchir, et ayant pris la poste aussitôt, nous fûmes à Londres le lendemain. Nous descendîmes à l'hôtel du prince de Galles, et nous commençâmes à respirer librement. M. de Méricourt avoit

repris à Douvres les habits de son sexe , et nous ne pensâmes plus qu'à jouir librement du plaisir de nous voir. Qu'on ne vienne plus me vanter les plaisirs de l'amour , l'amitié en procure de bien plus doux. Une seule chose troubloit ma joie ; je devois à mon père le récit de ce qui m'étoit arrivé pendant son absence , et quel récit ! Je fus vingt fois tenté de lui déguiser la vérité , mais je ne pus me résoudre à le tromper ; ma confession fut sincère , et j'eus lieu de m'en applaudir. La providence , me dit-il , a permis notre séparation , pour vous faire connoître votre

foiblesse. Cette connoissance vous sera , par la suite , plus salutaire que vous ne pensez , et l'aveu que vous venez de faire de vos fautes les répare. J'avois omis à dessein , dans mon récit , la métamorphose de l'étain ; mon père m'ayant demandé sans affectation si j'avois encore la boîte de fer blanc que son hôtesse m'avoit remise , je lui avouai que j'en connoissois le prix. Il parut interdit à cet aveu , mais s'étant remis : Je ne dois pas murmurer , me dit-il , de ce que le sort vous a découvert un mystère que je vous aurois encore caché longtemps ; mais , mon fils , cette con-

naissance vous sera funeste, si vous n'avez pas une entière docilité pour mes conseils! Je rassurai mon père, et l'ayant prié de satisfaire l'envie que j'avois de savoir à qui il devoit ce trésor, il voulut bien, en m'accordant cette satisfaction, me faire part des événemens de sa vie.

CHAPITRE VII.

Histoire de M. Dorsinville.

JE suis né à Bordeaux, me dit-il ; il me seroit facile de me donner d'illustres aïeux ; mais je suis bien éloigné de compter parmi les vertus des hommes, celles de leurs ancêtres. Mon père ,

ayant quelques talens, suivit Philippe V en Espagne, lorsque je touchois à peine à ma deuxième année. Ayant amassé quelques biens, il me ramena dix ans après au lieu de ma naissance, pour me faire donner une éducation convenable au bien qu'il pouvoit me laisser. Je fis mes études avec assez de succès, mais le désir de revoir l'Espagne, que je regardois comme ma patrie, m'empêcha de les achever. Quoique je fusse fils unique, mon père, qui me destinoit au commerce, céda à mes instances, et m'envoya à Madrid, chez l'un de ses amis, qui étoit négociant. Je

m'appliquai tout entier à ma profession, me permettant à peine les moindres délassemens. Mon marchand, qui craignoit qu'une telle application ne nuisît à ma santé, m'exhorta à faire quelques connoissances; il m'en procura même; et ce fut à sa considération que je fus admis chez un de ses amis, où je passois presque tout le temps que me laissoient mes occupations. Il y avoit déjà trois ans que j'étois à Madrid, lorsque cet ami, ayant fait quelque excès dans un dîner où il m'avoit invité, me chercha querelle, et m'ayant poussé à bout, m'offrit de me satisfaire par la

voie des armes. Je fis ce que je pus pour l'engager à attendre le retour de sa raison; mais attribuant ma modération à la peur, il me présenta une épée, et me contraignit de sortir avec lui. Il m'eût été facile de m'en défaire, mais je ne cherchois qu'à parer les coups qu'il me portoit avec fureur. Son épouse alarmée sortit avec précipitation, et s'étant jetée entre nous, vint à bout de calmer la fureur de son époux; mais elle se vit elle-même en danger pour sa vie; la frayeur dont elle avoit été saisie, lui fit faire une fausse couche. Comme il y avoit des témoins de notre com-

bat, et que je n'avois fait que me défendre, je retournai tranquillement chez mon marchand, n'imaginant pas qu'on pût me faire un crime d'un accident auquel je n'avois contribué en rien ; mais mon hôte ne le jugea pas ainsi. La justice en Espagne ne consulte pas ; lorsqu'une femme en pareil cas court risque de la perte de son fruit, il lui faut une victime, et souvent l'innocent est sacrifié sans examen. J'en fis bientôt la triste expérience ; la maison fut investie, et on se préparoit à employer la violence pour me saisir, lorsqu'un officier des amis de mon marchand, qui

demeuroit vis-à-vis, s'étant fait un passage, m'apprit qu'il me restoit un moyen d'échapper au danger, puisqu'on n'oseroit me saisir si j'appartenois au roi. Quelque répugnance que je sentisse à vendre ma liberté, il n'y avoit point à délibérer. Je signai un engagement ; l'officier m'attacha une cocarde, et m'ayant pris par la main, me tira de cette maison, à la vue des alguasils qui n'osèrent me rien dire. On me fit partir le lendemain pour le régiment, où mon officier me suivit ; j'espérois, en lui offrant une somme raisonnable, obtenir mon congé ; mais il me déclara

qu'il ne falloit pas l'espérer, dans un temps où l'on alloit se mettre en campagne. Cette réponse me mit au désespoir ; c'étoit contre ma patrie qu'il falloit combattre, et il me sembloit qu'il n'est aucun cas, où un honnête homme puisse porter les armes contre son roi. Notre compagnie étoit composée de Français moins scrupuleux ; ils attribuoient ma répugnance à la frayeur, mais j'eus bientôt occasion de les désabuser.

Je trouvai, en entrant dans mon auberge, une dame Flamande qui venoit d'y arriver ; un procès considérable l'ame-

noit à Madrid, où elle avoit de grandes recommandations ; mais s'étant trouvée incommodée, elle avoit résolu d'y demeurer quelques jours. Elle étoit jolie, et trois de nos Français qui étoient à table, la regardèrent comme une bonne fortune. Je représentai au plus indiscret des trois, qu'il avoit tort d'insulter une personne qu'il ne connoissoit pas, et voyant qu'il ne tenoit aucun compte de mes remontrances, je lui dis que j'étois le défenseur des dames en général, et de celle-là en particulier, et que je la défendrois contre lui tout seul, et

contre tous les trois ensemble ; et ayant fait monter la dame dans une autre chambre , j'offris à ces messieurs de leur donner satisfaction : je fus pris au mot , et le sort me favorisant , je donnai deux coups d'épée à cet indiscret , qui le mirent hors de combat. Je fus arrêté sur-le-champ et conduit en prison , mais je n'y demeurai pas longtemps ; la dame que j'avois secourue alla chez mon colonel , il étoit beau-frère d'une dame à laquelle elle étoit recommandée , et connoissoit sa famille ; il lui accorda ma liberté avec d'autant

plus de facilité , que le blessé et ses compagnons convinrent de leur tort.

Cette aventure donna quelque curiosité à mon colonel de me connoître. Ma physionomie lui plut , et s'étant informé des raisons qui m'avoient engagé à prendre le parti des armes , il m'offrit une sous-lieutenance dont il pouvoit disposer. Je le remerciai , et lui ayant laissé voir ma répugnance à servir contre la France , il me dit qu'elle étoit d'un galant homme , et qu'il n'épargneroit rien pour obtenir mon congé. Il me tint parole , et me fournit les moyens de retourner à Bordeaux ,

d'où mon père lui envoya un présent considérable pour lui marquer sa reconnaissance.

Comme je ne m'étois pas attiré mes malheurs par ma mauvaise conduite, mon père fut trop équitable pour m'en faire un crime ; il étoit charmé que ces aventures m'eussent éloigné de l'Espagne, ayant toujours eu dessein de me faire voyager avant de me fixer pour un établissement. Mon goût se trouvoit conforme à ses desirs. Je partis pour Paris avec des lettres de change, et j'y arrivai dans le tems le plus propre à satisfaire ma curiosité. La fameuse ban-

que de Mississipi avoit attiré une foule d'étrangers ; chaque jour présentoit le spectacle d'un valet devenu grand seigneur et d'un maître réduit à l'indigence. L'on voyoit ces enfans de la fortune se hâter d'en jouir, comme s'ils en eussent prévu son inconstance. La fortune étoit à son plus haut point, et l'occasion étoit dangereuse pour un jeune homme. J'y succombai ; oubliant que les sommes que mon père m'avoit confiées devoient être employées à visiter une partie de l'Europe, je risquai de les perdre dans un jour. Ma témérité fut heureuse, et je me vis bientôt au nombre

des plus riches agioteurs. J'usai de ma fortune avec modération : je ne pensois pas même à l'augmenter , lorsqu'un hasard me procura la tentation la plus délicate que pût éprouver un homme de mon âge. Je passois dans la rue St.-Honoré ; un carrosse magnifique fixa mes regards : le maître de cet équipage se disposoit à y monter : je m'aperçus qu'il m'examinoit avec soin , et je me rappelai ses traits comme ceux d'un homme que j'avois vu quelque part , sans pouvoir déterminer en quel lieu. Après l'avoir regardé quelques momens , j'allois continuer mon chemin, lors-

qu'il m'appela. Je ne pus me tromper au son de sa voix , et je le reconnus pour celui que j'avois blessé à l'occasion de la dame flamande : comme il vit que je balançois , il vint à moi , et m'ayant embrassé, il m'assura qu'il avoit entièrement oublié le démêlé que nous avions eu ensemble et qu'il condamnoit absolument l'imprudence qui y avoit donné lieu. Je repondis à ses caresses , et je brûlois d'en-
vie de savoir comment il étoit parvenu à un état si différent de celui où je l'avois vu. Il comprit mon dessein , et ayant ordonné à ses gens de le laisser ,

nous entrâmes chez un traiteur qui n'étoit qu'à vingt pas de là. Il fit apprêter le dîner, à la fin duquel il m'apprit que son oncle étoit un des directeurs de la banque, et qu'il trouvoit dans son cabinet une source presque intarissable pour fournir à son luxe et à ses plaisirs. Je vous ai toujours estimé, continuait-il, et je veux vous en donner des preuves solides : il tira en même tems son porte-feuille, et l'ayant jeté sur la table, il me pressa d'y prendre quelques actions. Vous les ferez profiter, me dit-il, et si vous êtes malheureux, je ne vous en demande

aucun compte. Quelque flatteuse que fût cette proposition, elle ne fut point capable de m'éblouir ; je remerciai mon ami, et ses instances redoublées ne purent lever mes scrupules sur le don qu'il vouloit me faire. Il ne m'en aima pas moins, m'estima davantage et me fit promettre qu'au moins je partagerois ses plaisirs. J'acceptai sa proposition, et ce fut sans doute le tems le plus dangereux de ma vie. J'aurois infailliblement succombé, et il m'en eût coûté mon innocence si le ciel ne m'eût protégé d'une façon particulière. Conduit dans ces lieux que l'in-

térêt rempli de victimes malheureuses de la brutalité des hommes, je fus saisi d'une horreur qu'il ne me fut pas possible de dissimuler : elle m'attira les railleries les plus piquantes. J'étois presque entièrement déterminé à renoncer à une société si dangereuse , lorsqu'un événement fortifia ma résolution. Nous étions huit à table ; l'on n'avoit rien épargné pour rendre le repas splendide , et quoique le traiteur n'épargnât rien pour répondre au désir qu'avoient ces messieurs de dépenser beaucoup d'argent , il leur parut qu'un souper qui ne coûtoit que dix louis n'étoit

pas d'un assez haut prix pour des personnes de leur conséquence. Après avoir cherché mille moyens de prodiguer un bien dont l'acquisition leur avoit coûté si peu de peine , on s'arrêta à celui-ci : chacun tira son porte-feuille , et l'on s'appréta à l'envi de fournir des billets pour faire un salmis de becasses. Rien ne peut égaler la joie qu'ils eurent en mangeant un ragoût qui leur coûtoit trente mille livres. Je m'étois prêté comme les autres à cette folie , mais étant revenu chez moi , je ne pus penser à cet excès sans rougir. Ma honte me devint salutaire , puis-

qu'elle m'engagea à précipiter mon départ pour la Bretagne , où mon père me sollicitoit de me rendre depuis long-tems.

J'y attendis quelque tems un vaisseau qui devoit faire voile pour Cadix, et je me logeai chez une veuve qui avoit une fille fort aimable. L'amour que je conçus pour elle ne peut être comparé qu'au respect qu'elle m'inspira. Je connus bientôt qu'elle me payoit de retour ; elle ne fit même aucun effort pour me cacher l'impression que j'avois faite sur son cœur. Je vous aime, me dit-elle un jour , et je ne crains pas de vous l'avouer : je

vous estime trop pour vous croire capable d'abuser de cet aveu ; mais quelque forte que soit l'inclination que vous m'avez inspirée , je vous haïrois bientôt si, par une conduite opposée à celle que vous avez tenue jusqu'ici , vous me donniez lieu de rougir de mon choix. Hortense (c'étoit le nom de cette charmante personne) ne se trompoit pas dans le jugement qu'elle avoit porté de ma retenue ; il ne m'arriva jamais de faire la moindre action qui pût lui déplaire. Si j'eusse été maître de ma main, je n'aurois pas balancé à la lui offrir ; mais avec tout le mérite

possible , elle avoit un défaut que rien ne pouvoit compenser aux yeux de mon père. Elle n'étoit pas riche , et je ne lui cachai point que son peu de fortune étoit alors un obstacle invincible à notre union. Loin de blâmer ma déférence respectueuse aux volontés de mon père, elle parut m'en aimer davantage , et se contenta des sermens que je lui fis de lui conserver mon cœur et ma main. Il fallut se séparer. Je portai son image dans tous mes voyages , et j'aurois regardé comme un crime une infidélité même passagère. Je restai peu en Espagne , et

étant arrivé en Portugal , j'appris à Lisbonne la mort de mon père. Je l'aimois avec tendresse, et je fus long-tems sans pouvoir me consoler de sa perte. Mon père me laissoit peu de bien ; cela déranger mes projets de voyage , et trouvant l'occasion de m'établir à Lisbonne , je ne m'y occupai plus que du soin d'y faire venir ma chère Hortense. J'écrivis à sa mère pour la presser d'accepter ma fortune pour sa fille. J'attendois la réponse avec toute l'impatience de l'amour ; quelle fut ma douleur , lorsque cette mère affligée m'eut appris la mort de sa fille ,

qu'une fièvre violente avoit mise au tombeau en peu de jours. On ne meurt pas de douleur puisque je survécus à cette perte. Je vouai aux cendres de ma chère Hortense une fidélité inviolable ; et jamais son souvenir ne s'effacera de ma mémoire.

M. Dorsinville alloit continuer, lorsque l'hôtesse nous avertit qu'on alloit servir le souper. Pendant le repas je parus rêveur, et mon père m'ayant demandé ce qui pouvoit m'occuper : je rougis, lui dis-je, lorsque je compare le désordre de mes premières années avec l'innocence des vôtres. Cette confu-

sion, me répondit mon père, est un sûr garant de la conduite réglée que vous tiendrez à l'avenir ; et répare, en quelque façon, les fautes que votre facilité vous a fait commettre. Plût au ciel, lui répondis-je, que ma triste expérience me devînt salutaire pour l'avenir ; mais cette même facilité qui fonde votre indulgence, ne peut-elle pas me précipiter de nouveau dans les égaremens qui font le sujet de mes remords ? J'avoue, me dit mon père, que vous devez vous méfier de vous-même, mais que ce soit sans découragement. La témérité fut toujours un vice, mais

la pusillanimité ne fut jamais une vertu. Cette conversation n'avoit pas dissipé ma rêverie; mon père, qui vouloit y faire diversion, me prévint sur les mœurs d'un peuple chez lequel nous allions faire quelque séjour.

Quoique l'Angleterre, me dit-il, ne soit séparée de la France que par un court trajet, rien de plus opposé que le génie des deux nations; et l'on risque d'en prendre de fausses idées, si l'on s'en tient aux apparences. Le Français vif, impétueux, suit sans examen ses premiers mouvemens. Votre physionomie lui plaît-elle, il vous accable de ca-

resses, d'offres de service; il semble que vous soyez devenu nécessaire à son existence, par l'empressement qu'il montre à vous chercher en tous lieux. Le moment arrive d'effectuer ses promesses, vous le trouvez froid, languissant, à peine paroît-il qu'il vous connoisse, et vous êtes heureux s'il veut bien s'excuser foiblement de vous servir. Avoit-il voulu vous tromper lorsqu'il vous faisoit ces offres obligeantes? Nullement. Il n'est point fourbe, et ne cherche point à vous séduire. Il parle par routine, un jargon dont il ne sent pas la force; tout est chez lui compliment,

(172)

paroles en l'air , et c'est vous qui avez tort de les avoir prises à la lettre. L'Anglais, au contraire, vous glace par son abord froid et réservé ; à peine répond-il aux avances que vous lui faites ; il sera des années entières à vous examiner, et lorsque vous pourrez compter sur lui, il vous dira froidement : Je suis de vos amis. Mais quand il a prononcé ce mot, vous pouvez le mettre à l'épreuve, il ne trouvera rien de difficile pour vous obliger. Comme il pense avant de parler, il a compris toutes les conséquences de la qualité qu'il vous donne, il en remplira tous les engagements,

(173)

Le Français paroît plus vain que l'Anglais, si l'on s'en tient aux apparences, et il s'estime moins en effet. De là naît son empressement pour les parures brillantes, les équipages somptueux ; il semble vous avertir qu'il ne se trouve de mérite qu'autant qu'il en acquiert par ces ornemens étrangers. L'Anglais, au contraire, content de sa personne, ne cherche point dans l'art et dans la magnificence de quoi se rendre recommandable. Un habit simple ne le rend pas méprisable aux yeux de ses concitoyens. Il semble ne prodiguer l'or que pour ses domestiques,

et nous avertir par-là qu'il ne prétend pas le faire entrer pour quelque chose dans les égards qu'il a droit d'exiger de vous. Je sais que l'on peut m'alléguer l'exemple de plusieurs seigneurs, dont la conduite dément ce que j'avance; mais ils ont appris dans leurs voyages, à s'estimer assez peu, pour croire avoir besoin de quelques reliefs.

Le Français, fade adulateur de tout ce qui a quelque éclat, fléchit devant toute idole dorée; tout homme a du mérite chez lui, lorsqu'il a du bien, ou des ancêtres illustres. Chez l'Anglais tout homme est homme; le porte-

faix honnête homme, s'égale au milord. Tout mérite qui n'est point personnel, ne lui impose point; le rang élevé n'est point un titre pour se livrer à la licence, et s'élever contre les lois; celui qui les observe, ne se croit comptable qu'à Dieu de ses actions; et c'est en cela qu'ils font consister leur liberté, dont ils font leur idole. Ils croiroient se dégrader du rang des hommes raisonnables, s'ils pratiquoient un assujétissement aveugle, et qui ne fût pas réglé par les lois.

J'interrompis en riant M. Dorcinville. Arrêtez, lui dis-je, vous me faites rougir pour ma patrie;

(176)

et que ne donnerois-je pas pour avoir reçu le jour parmi des hommes tels que vous me dépeignez les Anglais. Doucement, répondit mon père ; je ne vous les ai montrés, jusqu'à présent, que par le beau côté : leurs bonnes qualités compensent à la vérité leurs défauts, mais elles ne les effacent pas : tournons la médaille. L'Anglais, rempli de sa propre excellence, se croit au-dessus des autres hommes ; de là son attachement pour ses usages, ses modes, ses maximes, ses sentimens ; de là l'opiniâtreté de sa haine ou de son attachement. Comme il se flatte de n'être dé-

(177)

terminé que par la raison, rarement parvient-on à changer ses idées ; et par un prodige qu'on a peine à comprendre, son opiniâtreté le fait paroître inconsistant ; ce n'est pas qu'il le soit en effet : s'il se détermine à parvenir à un but, il ne fera aucune démarche qu'il ne croie propre à l'y conduire. Ferme dans sa fin, il n'est point attaché aux moyens, et choisit alternativement ceux qui lui paroissent les plus convenables.

M. Dorsinville ayant cessé de parler, je conçois, lui dis-je, que ces défauts sont grands ; je vous avouerai pourtant qu'ils ne

me paroissent pas capables d'effacer les bonnes impressions que j'ai conçues par rapport à cette nation, et je me fais une grande idée d'un Anglais, que l'éducation a corrigé de ces défauts ordinaires. Vous avez raison, répondit mon père, et pour me servir des paroles d'un de nos auteurs : Rien de plus estimable qu'un Français solide, et qu'un Anglais poli.

Il étoit tard, et nous avions besoin de repos; ainsi mon père remit au lendemain la suite de ses aventures. Je brûlois d'impatience en attendant le moment où elles devoient devenir plus

intéressantes; il ne me fit pas languir, et après avoir pris du chocolat, il reprit ainsi la parole : Résolu de me fixer à Lisbonne, je m'associai avec un jeune homme, dont les inclinations étoient les miennes. J'y passai quelques années avec assez de tranquillité; toutes mes entreprises réussirent au-delà de mes espérances; et ma fortune, devenue considérable, me donnoit les moyens de satisfaire mon inclination bienfaisante. Peu de jours se passoient sans que j'eusse trouvé l'occasion d'obliger quelqu'un; mais ma joie étoit complète lorsque je rendois service

(180)

à mes compatriotes. Il y avoit cinq ans que j'étois à Lisbonne, lorsque mon associé me proposa de conduire moi-même à Salé, un brigantin anglais chargé pour notre compte. Je m'embarquai, et notre navigation fut heureuse. Ayant arboré notre pavillon, les chrétiens s'empresèrent de venir sur le rivage. MM. Brouillet et Désandrieux, auxquels je m'étois consigné avec ma cargaison, me firent l'accueil le plus gracieux. J'étois occupé à répondre à leurs empressemens, lorsqu'un homme vêtu à la façon du pays m'aborda, et me demanda si je voulois le repasser

(181)

en Europe à mon retour. Comme je ne fais que d'arriver, monsieur, lui dis-je, nous aurons le loisir de nous voir, et j'espère que vous me ferez cet honneur chez ces messieurs où je loge. L'inconnu s'y rendit en effet le lendemain; il paroissoit avoir quarante ans, et jamais je n'ai vu de physionomie si noble et si intéressante; il m'apprit qu'il étoit Français, qu'il avoit été capitaine des gardes de Mlle la duchesse de Berry, mais que le désir de voyager l'avoit fait renoncer aux avantages qu'il pouvoit espérer en France. Mon inconnu s'énonçoit avec grâce;

touché de voir un homme de son état, dans une situation qui ne paroissoit pas avantageuse, je lui promis, non seulement de le remettre en Europe, mais ayant ouvert un tiroir où j'avois des sommes considérables, je le priai d'en user librement, en l'assurant que le plaisir que j'avois à lui offrir cette somme, ne pouvoit être égalé que par celui qu'il me feroit en l'acceptant. Mon inconnu, que j'appellerai de Rancé, me regarda fixement: Je crois voir, monsieur, me dit-il, que ce n'est point ici une offre à la française, et que votre cœur vous l'a dictée; ma recon-

noissance est sans bornes malgré le refus que je fais d'un secours dont je n'ai nul besoin. Je ne pressai point M. de Rancé; mais je le conjurai de me voir quelquefois pendant mon séjour à Salé, et j'eus lieu de m'applaudir de sa connoissance. Sa conversation avoit un charme inexprimable, il joignoit à une politesse sans art des manières simples; on sentoit ce qu'il valoit sans pouvoir se rendre compte de ce qui le distinguoit des autres hommes. Mes affaires finies à Salé, nous nous embarquâmes. J'offris ma table à M. de Rancé,

et quoiqu'il m'assurât souvent que je n'obligeois pas un ingrat et qu'il me récompenseroit au-delà de mes espérances, j'avois peine à concilier ses promesses avec sa situation présente; mais loin d'être refroidi à son égard par la conviction de son indigence, un homme de son mérite me devenoit plus cher, à proportion qu'il avoit été plus maltraité de la fortune. L'habit le plus simple avoit pris la place de la couverture moresque dont il étoit enveloppé lorsqu'il s'offrit à mes yeux la première fois : un petit porte-manteau qui pou-

voit à peine contenir le linge absolument nécessaire, formoit son équipage.

Nous eûmes d'abord un vent favorable ; mais étant tombé tout-à-coup, nous essuyâmes un calme de quinze jours pendant lesquels nous faisons à peine quelques lieues. Ce tems que les marins regardent comme le plus fâcheux m'eût sans doute causé beaucoup d'ennui, mais mon hôte avoit l'art de faire couler les heures avec une rapidité surprenante. Voyez-vous, me disoit-il en me faisant admirer le soleil qui n'étoit obscurci d'aucun nuage, le second principe

de toutes choses dont Dieu se sert pour donner et conserver la vie à tous les êtres contenus dans le monde; si la plus petite des merveilles qu'il opère étoit connue des hommes, leur vie seroit trop courte pour l'admirer.

Ces discours et quantité d'autres semblables, me portèrent à regarder M. de Rancé, comme un homme pieux, mais mes vues ne s'étendoient pas plus loin. Il me demanda un jour si j'avois fait mes études. Je les ai commencées, lui dis-je, avec assez de succès, et j'étois prêt d'entrer en physique, lorsque je les ai abandonnées. Quel dommage,

s'écria M. de Rancé, cette partie de la philosophie est sans doute la plus nécessaire et la plus satisfaisante. Il réfléchit un instant, puis répondant à sa pensée: Après tout, dit-il, cette science est de tout âge, vous avez d'ailleurs toutes les qualités qui constituent le philosophe, et vous le deviendrez quelque jour. Je souris à cette prédiction de M. de Rancé. J'avois d'un philosophe, l'idée qu'on en a communément dans le monde, et cette idée, comme l'on sait, entraîne ordinairement celle d'un original, dont peu de gens voudroient être la copie. M. de Rancé, qui

avoit une pénétration admirable, comprit ma pensée. Monsieur, me dit-il, je vous estime trop pour vous laisser penser comme le vulgaire; apprenez à connaître la philosophie, et vous l'estimerez ce qu'elle vaut. J'avoue, lui répondis-je, que jusqu'à ce moment, j'ai regardé cette étude comme fort infructueuse, pour ne rien dire de plus; mais vous me ferez plaisir de rectifier mes idées. Volontiers, reprit mon ami, un vrai philosophe est un homme qui, parfaitement convaincu des desseins que Dieu a eus en le plaçant sur la terre, met toute son étude à les remplir;

la gloire de Dieu, le bonheur de ses semblables, voilà les deux buts où tendent toutes ses actions, les fins auxquelles elles se rapportent: et c'est dans l'étude de la nature qu'il cherche les moyens de parvenir plus sûrement à ses fins. Le vrai philosophe est un homme qui sait apprécier les richesses, et concevoir pour elles un juste mépris. Habitant du monde, toute la terre est sa patrie; il se regarde comme un de ces fleuves bienfaisans, dont les inondations salutaires donnent à la terre sa fertilité; ils n'y demeurent qu'autant qu'elle a besoin d'en être

arrosée. Peu d'hommes sont appelés à cette excellente vocation, qui demande des dispositions toutes particulières. Il en faut d'éminentes pour être admis dans la classe de ceux qui aspirent à cet honneur. Je les ai reconnues chez vous, et je me croirois indigne de porter le nom de philosophe, si je les laissois inutiles. Oh! pour le coup, répondez-je à M. de Rancé, vous me reconciliez avec la philosophie. Si tous les hommes qui se parent de ce nom vous ressembloient, on les estimeroit, sans doute, ce qu'ils valent; mais ne me flattez-vous point trop, lorsque vous croyez

voir en moi ces heureuses dispositions? Non, monsieur, me dit-il; mais comme la prudence doit être la qualité d'un véritable adepte, j'attendrai que le tems m'ait confirmé dans ma façon de penser à votre égard.

Ce fut par de semblables conversations, que M. de Rancé sut tromper l'ennui d'un aussi long calme. Un vent favorable lui ayant succédé, nous arrivâmes à Lisbonne, où j'offris ma maison à M. de Rancé; je le pressai inutilement de l'accepter. Ce n'est pas, me dit-il, que je refuse vos bienfaits; des raisons particulières m'engagent à chercher la soli-

tude; j'espère que vous voudrez bien me procurer un logement conforme à mes inclinations.

J'avois sur les bords du Tage, une petite maison où j'allois passer les momens que mon commerce me laissoit libres; elle n'étoit qu'à un quart de lieue de la ville; je la proposai à M. de Rancé, et lui offris un de mes domestiques, pour avoir soin de lui fournir ce qui lui seroit nécessaire. Non, je veux être seul, me dit-il, nous souperons ensemble avant que de m'y rendre, et dans quelques jours nous prendrons nos mesures. Je me rendis à son désir, et après avoir soupé,

je le conduisis moi-même à ma petite maison. Nous nous promenâmes quelque temps, et lorsque l'heure de me retirer fut venue, je lui renouvelai l'offre d'un domestique. Il me seroit inutile, me dit-il, je veux être seul; puis m'ayant regardé fixement : vous m'avez assuré que je pouvois vous compter au nombre de mes amis, vous m'en avez donné jusqu'à ce moment des preuves non équivoques; puis-je m'adresser à vous sans contrainte? N'ayant aucun besoin d'argent à Salé, je refusai celui que vous m'offrites généreusement. J'aurois besoin aujourd'hui de trente

(194)

piastres, pourriez-vous me les faire prêter ? J'assurai M. de Rancé que je ne différerois à les lui envoyer, que jusqu'à mon retour chez moi. Non, me dit-il, n'envoyez personne, mais ayez la bonté de me les apporter vous-même à votre lever. Je le quittai en lui promettant de le satisfaire ; mais à peine l'eus-je quitté, que je fis les réflexions les plus fâcheuses. Quel est donc cet homme, me disois-je, et quels peuvent être ses desseins ? Dénué de tout dans une terre étrangère, il refuse mon secours ; et lorsque, rendu en Europe, il peut, s'il ne m'a pas

(195)

trompé, se faire connoître et trouver de l'argent, il m'en demande ; d'où vient son empressement pour la solitude, cette obstination à vouloir que je lui remette moi-même mon argent ? Me serois-je mépris, et ne seroit-ce point ici un de ces aventuriers de profession, à qui les crimes ne coûtent rien, lorsqu'ils les croient nécessaires pour réussir ? Ces réflexions m'agitèrent toute la nuit, et je balançai quelque tems avant que de me déterminer à venir seul au jardin ; mais craignant d'offenser M. de Rancé par ma méfiance, je me contentai de me munir de deux pistolets.

(196)

CHAPITRE VIII.

Suite de l'histoire de M. Dorsinville.

M. de Rancé paroissoit m'attendre lorsque j'arrivai, et d'aussi loin qu'il me vit, il me demanda si je lui apportois l'argent qu'il m'avoit demandé. Vous n'en pouvez douter sans me faire injustice, lui dis-je; et dans le même instant je le lui présentai. Gardez cet argent, me dit-il, montons dans ma chambre, et vous verrez à quoi je le destine. Je le suivis sans rien dire; je trouvai beaucoup de charbon allumé, et il tira de sa valise un creuset, où il me fit jeter mes piastres,

(197)

qui ne tardèrent pas à fondre. Je cherchois dans mon esprit à quoi cela pouvoit aboutir, lorsqu'il tira de sa poche une petite boîte d'argent, semblable à celle dont on se sert pour mettre des éponges odoriférantes; elle contenoit une poudre rouge comme du corail. Il m'ordonna d'en prendre avec mon couteau, et comme j'en avois chargé toute la pointe, il le frappa avec le doigt, et en fit tomber plus de la moitié; il me fit mettre le reste dans le creuset, et cette poudre n'eut pas plutôt touché l'argent, qu'il s'éleva avec bruit un petit nuage de mille couleurs, qui remplit la

chambre d'une odeur admirable. Il laissa le tout sur le feu pendant un quart d'heure; après quoi, ayant fait une rigole dans les cendres, il me dit d'y renverser le creuset, affectant de n'y pas mettre la main. Il avoit été attentif et rêveur depuis mon arrivée; il reprit alors un air gai, et me demanda s'il n'y avoit pas moyen de déjeuner. Comme j'allois souvent à ma maison de campagne, il y avoit toujours quelques provisions, et j'y avois fait porter la veille un pâté et quelques bouteilles de vin; nous mangeâmes de grand appétit, sans que j'osasse témoigner à M. de

Rancé, le désir que j'avois de savoir à quoi aboutiroit ce qu'il venoit de faire. Il sourioit de tems en tems de mon embarras, et lorsque nous eûmes fini de déjeuner, nous retournâmes à la cheminée, où je trouvai un lingot noirâtre et fort pesant. Prenez ceci, me dit-il, cachez avec soin la façon dont cette matière est parvenue entre vos mains, et voyez ce qu'en diront les orfèvres. Je lui obéis: j'avois entendu parler de la pierre philosophale, et j'avois regardé ce qu'on m'avoit dit sur cela, comme des rêveries écloses dans le cerveau de ceux qui les débitent.

Quoique la couleur de ce métal n'eût rien d'approchant de l'or, il me vint pourtant à l'idée que ce pouvoit en être, et je volai plutôt que je ne marchai chez un orfèvre de mes amis. Après les complimens ordinaires, que j'abrégeai autant qu'il me fut possible, je présentai mon métal, et le priai d'en faire l'épreuve. Vous savez mieux que moi ce que c'est, me dit-il; si vous avez lesté votre vaisseau avec de pareilles marchandises, vous ne devez pas regretter votre voyage. Je n'ai que ce morceau, répliquai-je à l'orfèvre, mais il n'a tenu qu'à moi d'en avoir une

plus grande quantité. Un juif avec qui je fais quelques affaires, vouloit me payer tout entier avec ce métal; j'en ai pris un échantillon, et il s'offre à m'en livrer à l'avenir, pour le prix de mes marchandises. Parlez-vous sérieusement, me dit l'orfèvre? en ce cas je vendrois tout ce que j'ai, pour pouvoir négocier avec un pareil marchand. Mais vous-même, lui dis-je, êtes-vous bien sûr que ce soit de l'or, et ne vous abusez-vous pas sur quelque ressemblance. En voulez-vous une preuve certaine, me dit-il, je vais vous le payer sur le pied de l'or le plus pur; j'en ai peu vu de

cette espèce. Je devois mé rendre à cette preuve, je n'en fus cependant pas satisfait. Un de mes intimes amis étoit orfèvre du patriarche ; quoiqu'il demeurât fort loin, je me rendis chez lui ; il admira la beauté de mon or, et je ne pus me dispenser de le lui vendre. Je repris avec précipitation le chemin de mon jardin ; ne me demandez pas quelles étoient mes pensées ; elles étoient si diverses et se succédoient avec tant de rapidité, qu'il m'étoit impossible de m'en rendre compte. Quoique témoin oculaire de cette étrange transmutation, je cherchois à en dou-

ter. Élevé parmi les Espagnols, et nourri dans les préjugés ridicules de cette nation, je fus assez fou pendant quelques momens, pour l'attribuer à la magie, et je ne savois encore à quoi me déterminer, lorsque j'arrivai à mon jardin. Eh bien, me dit en riant M. de Rancé, que pense-t-on de votre marchandise ? Je ne lui répondis qu'en répandant sur la table les pièces d'or dont mon chapeau étoit plein : voici, lui dis-je, le produit de vos trente piastres. Cet or vous appartient, me dit-il, il paiera mon passage ; mais mon estime, ma confiance, peuvent seuls payer la bonne

grace avec laquelle vous me l'avez accordé. Êtes-vous encore révolté contre la philosophie, continua-t-il ? Non, sans doute, répliquai-je, mais pardonnez à mes doutes ; ils sont extravagans après ce que j'ai vu, mais ils n'en sont pas moindres. Et qui peut fonder votre incrédulité, me dit M. de Rancé ? -- Vous-même, votre situation : comment imaginer qu'un homme, possesseur d'aussi grands trésors, puisse comme vous se trouver errant dans le monde, et dénué en apparence des choses les plus nécessaires à la vie ? -- Dites au luxe et à la cupidité ; une nourriture

frugale, un habit simple, voilà ce qui fait le nécessaire d'un homme sage, et au-delà de quoi il ne porte point ses desirs ; content de pouvoir procurer aux autres ce nécessaire, il n'estime ses richesses qu'à proportion qu'il peut les répandre, et c'est cette soif de faire du bien qui le met dans la nécessité de s'exiler de sa patrie ; il doit se dérober à la malignité et à la cupidité des hommes, et le jour qu'il choisit pour combler de biens le lieu qu'il habite, est toujours la veille de son départ. Aussi le vrai philosophe est-il appelé cosmopo-

lite, ce qui veut dire habitant du monde. La philosophie n'a pas toujours été aussi ignorée que dans le siècle où nous sommes. Les hommes aujourd'hui se font un mérite de douter de tout, et sans le plus petit examen, ils condamnent tout ce qui passe leur portée. Ce n'est pas que je veuille dire que la découverte de ce grand secret puisse être le fruit de leur travail ; non, mon fils, car désormais je veux vous donner ce nom, il faut que les lumières du ciel guident ses travaux, et Dieu les donne à peu d'hommes ; il les refuse toujours

à ceux qui ne feroient usage d'un don si précieux, que pour contenter leurs passions.

J'ai toujours regardé, dis-je à M. de Rancé en l'interrompant, ceux qui s'appliquoient à la recherche du secret de faire de l'or comme des imposteurs, ou tout au moins comme des insensés. Vous ne vous êtes pas trompé de beaucoup, me dit-il ; il se trouve tous les jours des esprits ambitieux ou foibles, qui, joignant à de grandes richesses un desir immodéré d'en acquérir de nouvelles, prêtent l'oreille aux discours et aux promesses séduisantes de ces hommes trom-

peurs, qui profitent de leur foible pour s'enrichir à leurs dépens ; mais un vrai fils de la science sait distinguer au coup-d'œil les vrais philosophes. Je m'étonne, dis-je encore à M. de Rancé, de l'incrédulité des hommes à l'égard de la possibilité de la pierre ; presque tous s'accordent à la regarder comme une belle chimère, et ils sont autorisés, ce me semble, à parler ainsi, par le peu de succès qu'ont eu jusqu'à présent ceux qui ont donné dans ce travail, qui n'aboutit ordinairement qu'à la ruine de ceux qui l'entreprennent.

Pour ce qui est de la possibilité

de faire de l'or, medit M. de Rancé, il seroit ridicule de croire qu'on pût transmuier aucun des métaux sans le secours de l'or même ; de même qu'il seroit absurde de penser qu'un grain d'orge pût produire un grain de blé, dans quelque terre qu'on pût l'introduire ; ou qu'un homme pût être formé sans le concours d'un autre homme. Écoutez attentivement ce que je vais vous dire. Il y a trois règnes dans la nature, celui des animaux, celui des végétaux, et celui des minéraux. Le principe de chacun de ces trois règnes fut créé au commencement du monde, et Dieu,

en les bénissant, leur ordonna de croître et de multiplier. Cette bénédiction eût été efficace par elle-même, si l'homme se fût conservé dans l'innocence : mais s'étant révolté contre son Créateur, il perdit les avantages inestimables avec lesquels il avoit été créé ; la terre devint maudite pour lui, elle ne produisit plus que des ronces, et il se vit condamné à la cultiver à la sueur de son front. Depuis ce moment elle accorde constamment ses fruits à son travail ; le grain de blé jetté en terre, produit cent pour un ; le pepin produit un arbre, et se multiplie plus qu'au

centuple ; cette multiplication est aussi constante dans les animaux ; pourquoi ne le seroit-elle pas dans les minéraux ? pourquoi seroient-ils seuls exclus de cette bénédiction du Créateur : Croissez et multipliez ? Ils peuvent donc se reproduire comme les autres, et ils se multiplient sans doute, à l'aide d'un homme sage et laborieux, qui saura trouver leur germe, et le placer dans une matrice convenable. Il me semble, dis-je à M. de Rancé, qu'aux qualités d'homme prudent et laborieux, vous deviez ajouter celle d'homme opulent, puisqu'il faut une dépense im-

mense pour parvenir à trouver ce secret si vanté. C'est encore une erreur, répondit mon hôte; la nature est simple dans ses opérations, et ce n'est que par la simplicité qu'on peut l'imiter. Quatre louis suffisent pour ce grand oeuvre, et celui à qui il en coûtera davantage, peut s'assurer de n'être pas dans le droit chemin. Vous devez être convaincu, et par mon discours, et par ce que j'ai fait ce matin, de la possibilité de multiplier l'or, et de le reproduire. Voyez, mon fils, si vous vous sentez assez de courage pour vous livrer à une étude dont les com-

mencemens sont rebutans, mais que je vous rendrai plus doux en guidant votre travail. Je voudrais qu'il me fût permis de vous faire cueillir cette rose admirable, sans que vous en ressentissiez les épines; mais sa possession doit être le fruit de votre travail; examinez ensuite si vous avez le courage nécessaire à un véritable adepte. Ne vous figurez pas que la possession de ce trésor vous assure une vie douce et voluptueuse; non, mon fils, mon amitié, ma reconnoissance m'engagent à ne vous rien cacher: vous serez comme Tantale au milieu des eaux, sans oser en jouir. Je

vous l'ai déjà dit, la malignité des hommes vous perdrait, si, par des dépenses extraordinaires, ils pouvoient soupçonner votre trésor. Vous serez même réduit aux précautions les plus prudentes, pour vous en servir en leur faveur, et vous ne retirerez d'autre fruit de votre travail, qu'un grand mépris des richesses dont vous posséderez la source, une santé permanente, et le plaisir de devenir le père d'un grand nombre de malheureux.

J'assurai M. de Rancé qu'il trouveroit en moi les dispositions qu'exige la philosophie, et dès le même jour je pris les mesures

nécessaires pour me donner tout entier à l'étude de cette sublime science. J'avois pour commis un jeune homme de famille, chargé de cinq enfans, qui ne subsistoient qu'à peine du travail de leur père; je lui destinai mes fonds, et en attendant que je lui en fisse une donation en forme, je le chargeai du soin de mon commerce, et je me retirai dans ma petite maison de campagne. Je lus d'abord avec exactitude ce que les anciens nous ont laissé sur cette sublime matière; sans mon guide je n'eusse trouvé dans leurs écrits, qu'obscurité et contradictions apparentes; mais M.

de Rancé me fit voir qu'il étoit facile de les concilier, et qu'en diverses manières ils avoient dicté le même travail.

Chaque jour me procuroit de nouvelles lumières, et j'étois étonné de voir la route s'applanir à tous les instans. Comment est-il possible, disois-je à M. de Rancé, qu'une science si utile soit aussi négligée, et que, parmi ceux qui s'y appliquent, il y en ait aussi peu qui réussissent.

C'est, me répondit-il, une sage disposition de la Providence : à combien d'hommes ce présent seroit-il funeste ? Combien feroient servir au luxe et aux pas-

sions, une science qui ne doit être employée qu'au soulagement des malheureux ? Aussi voyons-nous que les philosophes ont été plus rares à mesure que les mœurs se sont corrompues. Le secret de la pierre fut communiqué par Adam à ses enfans, et c'est par le moyen de cette médecine universelle, que les premiers hommes parvinrent à un âge aussi avancé ; mais ayant abusé de ce don du Très-Haut, Noé ne le communiqua qu'à l'un de ses fils, et bientôt cette science ne fut plus connue que d'un petit nombre d'hommes, que

l'on appela sages ; ceux-ci prirent de grandes précautions, par rapport à ceux qu'ils s'associèrent. L'on appeloit cette association initiation chez les Égyptiens, c'étoit pour décrire les mystères de cette science qu'ils employoient les hiéroglyphes, et c'étoit pour s'en instruire, que les sages venoient en Egypte de toutes les parties du monde. Les sermens les plus solempnels étoient les garans du secret de ces sages, qui ne craignoient pas de perdre la vie plutôt que de les violer : mais tous ne tirèrent pas un usage salutaire de leurs lumières. Plus

d'un Orphée, après avoir pénétré les profondeurs de cette science, perdirent Euridice, pour l'avoir voulu retirer des enfers par une autre méthode que celle que leur avoient donnée les maîtres figurés par Pluton. Salomon est un de ceux qui aient le mieux connu notre art, et de son tems il y eut beaucoup de philosophes en Judée. Ils firent entr'eux une association sur le modèle de celle d'Egypte, et ils figurèrent l'œuvre par la construction du temple de Salomon. Cette association s'est perpétuée jusqu'à nous sous le nom de Francs-Ma-

cons; c'est avec justice qu'ils se vantent de tirer leur origine du tems de la construction du temple.

Est-il possible, dis-je à M. de Rancé en l'interrompant, que le fameux secret des Francs-Maçons soit celui de la pierre, et que tous ceux qui sont initiés dans ce corps, possèdent ce secret.

Il est sûr, me répondit-il, que dans leur origine tous les Francs-Maçons furent philosophes; examinez la fin qui leur étoit proposée. Une union dont le but étoit le bien public, et l'exercice de la charité; nous n'en avons

pas d'autres, mais les choses ont bien changé depuis leur origine. Nos maîtres reconnurent avec douleur, qu'en augmentant leur nombre, ils ne multiplioient pas les sages, et résolurent de se renfermer dans des bornes plus étroites. On laissa aux Francs-Maçons leurs signes et leurs cérémonies mystérieuses, mais on cessa peu-à-peu de leur en donner la clef, et bientôt tout le corps entier ne connut plus ce que signifioient leurs usages, qu'ils ont pourtant toujours conservés; et l'expérience a fait voir combien nos pères ont agi pru-

demment en retirant ce secret. Ces assemblées qui, dans leur origine, se tenoient pour se communiquer mutuellement leurs lumières, et agiter de quelle manière on pouvoit assurer le bien public, sont devenues des orgies. On a reçu sans choix, et souvent par des vues sordides, les hommes les plus dépravés; et souvent l'on n'a d'autre vue en se faisant Franc-Maçon, qu'une curiosité puérole.

Cela me fait souvenir, dis-je à M. de Rancé, d'une lettre qu'écrivit à M. de Quinsonat, président au parlement de Gre-

noble, un homme aussi distingué par sa naissance que par son esprit, et je vous en rapporterai le précis.

« Vous me demandez, écrivoit-il, ce que je pense des Francs-Maçons? Sollicité par quelques-uns de mes amis d'entrer dans cette société, je me rendis à leurs instances, lorsqu'ils m'eurent assuré qu'il ne se passoit rien dans leurs assemblées contre la religion, l'Etat et les bonnes mœurs; je devins donc Franc-Maçon; et je vous avoue que je ne conçois pas comment des gens d'esprit peuvent s'assujétir à des cérémo-

nies aussi dépourvues de sens. Pour tout dire en un mot, monsieur, je suis bien honteux de ma curiosité. J'ai fait quelques ouvrages; l'accueil favorable que leur a fait le public, auroit pu me faire monter à la tête quelque fumée, mais je suis actuellement hors de danger; et pour me conserver dans l'humilité, je n'ai qu'à me dire à moi-même: Je suis Franc-Maçon; cette pensée suffit pour diminuer toute la bonne opinion que je pourrois concevoir de mon esprit.»

Je ne m'étonne plus, conti-

nuai-je, qu'un homme d'esprit ait porté ce jugement. Rien de plus grave, de plus sérieux que les signes et les symboles dont se servent ces Francs-Maçons; mais ces signes et ces symboles, faute d'être connus, deviennent effectivement ridicules et puérides.

Cela est vrai dans un sens, dit M. de Rancé, mais pas tout-à-fait autant que votre auteur Suisse l'a imaginé. Les Francs-Maçons ont perdu la vraie signification de leurs hiéroglyphes, il est vrai; mais ils ont attaché un autre sens, qui, sans être le réel, les sauve du ridicule que leur at-

tribue votre auteur. La Franc-Maçonnerie en Angleterre, d'où elle a passé en France, est une assemblée d'amis sensés, qui, débarrassés des importuns et des cérémonies gênantes, se voient cordialement certains jours, et s'unissent par-là plus particulièrement. Il faut avouer qu'elle a bien dégénéré en France, et c'étoit peut-être dans une loge française, que le Suisse en avoit pris des idées si fâcheuses. Quoi qu'il en soit, il est encore de vrais Francs-Maçons, mais le nombre en est fort petit, parce que nous trouvons peu d'hommes dignes

de l'être; et ce doit être pour vous un motif continuel d'actions de grâces au Très-Haut, qui vous a choisi entre tant d'autres pour être l'instrument de sa libéralité envers les hommes.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE
DES CHAPITRES

DU TOME PREMIER.

CHAP. I. *Ce que je suis. — Mort de
mon père. — J'en trouve un autre.*

Page 1

CHAP. II. *J'aime une actrice.* 37

CHAP. III. *Histoire d'Ambrosine.* 49

CHAP. IV. *Générosité. — Coup af-
freux.* 76

CHAP. V. *Folies. — Découverte.* 108

CHAP. VI. *Singulière délivrance.* 131

CHAP. VII. *Histoire de M. d'Orsin-*
ville. 146

CHAP. VIII. *Suite de l'histoire de M.*
Dorsinville. 196

Fin de la Table du Tome premier.